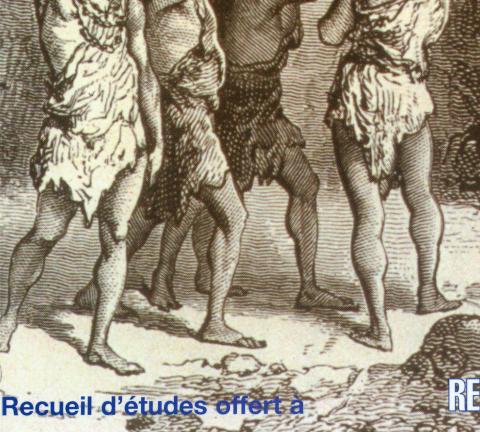
SENS DESSUS DESSOUS

La recherche du sens en Préhistoire



Jean LECLERC & Claude MASSET

REVUE ARCHEOLOGIQUE

Collectif - Sens dessus dessous. La recherche du sens en Préhistoire

DEUX FOIS DEUX FONT TROIS : CONVERSATION VIRTUELLE AVEC CLAUDE ET JEAN À PROPOS DE SÉPULTURES, D'ARCHÉOLOGIE ET DU "PATRON"

Philippe SOULIER

Le texte présenté ici est un extrait croisé de la transcription de conversations, longues mais séparées, avec Claude Masset et Jean Leclerc. Celles-ci ont eu lieu en 2001 et 2002, et ils en ont chacun validé l'écriture. Elles faisaient suite à bien d'autres que nous avons eu ensemble sur le terrain depuis plus de trente ans... Les entretiens de ces derniers mois entraient dans un cadre bien spécifique : celui d'une étude menée sur André Leroi-Gourhan, notre "Patron" commun, anthropologue multiforme qui nous a, ô combien, marqué profondément quoique fort différemment. Ils n'étaient donc absolument pas destinés à se retrouver mêlés. Cependant, dans le cadre de ce numéro spécial qui leur est consacré, je n'ai pu résister à la tentation de croiser ainsi une partie des propos que nous avons échangés librement. Que Claude et Jean veuillent bien ne pas m'en tenir trop rigueur!

Philippe Soulier: Cher Claude et cher Jean, je prends la liberté de vous convier mentalement tous les deux à un exercice bien particulier : une conversation virtuelle (et différée) à trois. J'aimerais que l'on y parle de vous dans une partie de ce que vous avez de commun, c'est-à-dire l'activité d'archéologue funéraire (pour employer une expression qui n'existait pas quand vous avez commencé à manier la truelle) et tout ce qui s'y rapporte. De plus, j'aimerais bien que nous évoquions également celui par lequel nous avons abordé l'archéologie et la préhistoire, chacun bien différemment mais tout aussi pleinement, et dans les mêmes années, c'est-à-dire André Leroi-Gourhan. Claude, en ce qui te concerne, peux-tu donc me dire en quelles circonstances tu as connu Leroi-Gourhan, et si cela correspond avec ton premier contact avec l'archéologie?

Claude MASSET - Il s'agit là, de fait, d'un épisode en deux temps. Tout d'abord, il y eu une sorte de « rendez-vous manqué », en 1946. J'étais alors étudiant à Lyon (bien que né à Paris, j'ai vécu à Lyon, avec ma famille, au moment de la guerre...) et, après ma licence d'histoire, j'ai voulu tenter l'agrégation pour pouvoir enseigner. Pour cela, il me fallait ce que l'on appellerait aujourd'hui une maîtrise et j'ai pris comme sujet La colonie saxonne du Boulonnais. Il s'agissait d'un sujet très orienté vers la toponymie, avec quelques rares textes en complément. J'avais aussi la ressource d'une monographie importante sur le sujet, mais celle-ci étant en allemand ne me facilitait pas la tâche (j'étais d'ailleurs en désaccord avec les conclusions de l'auteur!). Toujours est-il que mon directeur de recherche, Déniau, m'a suggéré d'en parler avec un certain Leroi-Gourhan, professeur lyonnais que j'avais déjà croisé dans les couloirs, sans plus.

Malheureusement, le temps ne permit pas cette rencontre. Aujourd'hui, je pense que si cela avait eu lieu, j'aurais certainement été un des participants de la première heure de son groupe d'étude sur le terrain et que je me serais retrouvé aux "Furtins" et autres sites. Mais on ne refait pas l'histoire...

Ph. S. - Et ensuite, comment s'est faite « la » rencontre ?

Claude Masset. - Ensuite, j'ai passé le concours devenu de nos jours le CAPES et je me suis trouvé enseigner à Saint-Quentin, dans l'Aisne, au Lycée Henri Martin, dans une région somme toute proche du terrain de ma maîtrise. Ce n'est qu'en 1958 que j'ai eu un poste en région parisienne, au lycée Michelet de Vanves. En 1962, j'ai eu envie, avec un collègue (qui ne tarda pas à abandonner), de faire autre chose et d'élargir mon horizon. C'est ainsi que je suis allé suivre les cours de Préhistoire dans le cadre de la préparation au certificat d'archéologie préhistorique, obtenu en 1963, avec la mention *Bien*. Jean Leclerc décrochant, l'année suivante, une mention *Très bien*.

Ph. S. - Et toi, Jean, quand l'as-tu connu et en quelles circonstances?

Jean Leclerc - Pour moi, ce fut complètement différent. Bien que certains puissent croire que, vu mon âge, j'ai pu faire sa connaissance depuis longtemps et que je sois à mettre dans la catégorie des « anciens d'Arcy », il n'en est rien. De fait, il apparaît que je cherchais obscurément André Leroi-Gourhan, et je devais fatalement le rencontrer, tôt ou tard. Évidemment, c'est à l'occasion de ses cours que je l'ai rencontré : je ne pouvais pas apprendre son existence autrement puisque ses grands ouvrages n'étaient pas encore publiés — ils faisaient à cette

9

époque l'objet de sa recherche, présentée par son cours au fur et à mesure. Alors enseignant d'histoire et géographie au lycée Saint-Louis, à Paris, dans les années 1962 ou 63 (avant, j'étais en proche province - peu importe ici), mais ayant pas mal de « temps libre » du fait des réalités quotidiennes et de l'organisation des emplois du temps, j'ai décidé d'user utilement de mes fréquentes disponibilités pour traverser le boulevard Saint-Michel et assister, de manière tout à fait « libre » et selon mes propres opportunités, à des cours en Sorbonne. C'est ainsi que je suis allé écouter les philosophes... Mais j'ai été également attiré par les logiciens : j'adorais la logique formelle. Un peu plus tard, les linguistes, naturellement: André Martinet m'a fait découvrir l'œuvre de Saussure, une des grandes découvertes de mon parcours intellectuel, qui a certainement eu beaucoup d'influence sur ma façon de penser... Jusqu'au jour où je suis entré, par hasard, dans un amphi (Guizot, je crois) et que, discrètement et au fond... j'entendis un cours sur Technique, mémoire et société. Le nom du professeur était affiché sur la porte : André Leroi-Gourhan. C'est certainement le cours qui, pour moi, a eu un effet de catalyseur. En l'écoutant, j'ai eu le sentiment de tenir quelque chose d'important; lorsque, bien plus tard, j'ai évoqué ce premier contact avec le "Patron" luimême, il en a été agréablement surpris et m'a dit « Je suis content que ce sujet vous ai séduit ».

C'est donc ainsi que j'ai été suivre ses cours à la Sorbonne, puis que je me suis inscrit (en 1963-1964) aux certificats d'archéologie préhistorique et d'ethnologie. De fait, ce qui m'intéressait, c'était l'ethnologie, ses méthodes, ses concepts. Pour la Préhistoire, la motivation était plus « pratique » : je me doutais bien que tout ce que l'on trouvait dans les manuels scolaires (et que j'enseignais!) devait être sujet à caution et que j'avais professionnellement intérêt à m'informer plus amplement... sans compter sur la curiosité!... et aussi une motivation plus personnelle : c'était aussi André Leroi-Gourhan lui-même qui m'intéressait — et je voyais bien que son parcours tendait à se « recentrer » sur la Préhistoire...

Ph. S. - Au vu de ces circonstances très différentes dans votre premier contact avec André Leroi-Gourhan, je suppose que vous n'avez pas, non plus, forcément eu le même premier contact avec le terrain lui même. Je veux parler du terrain de fouille. C'est toi, Claude, qui a participé le premier à un chantier.

Claude MASSET - Effectivement, c'est en 1963 que je me suis retrouvé à m'initier au maniement du grattoir et de la truelle, sur le chantier que Leroi-Gourhan organisait pour ses étudiants, à Arcy. J'y ai retrouvé, outre Leroi-Gourhan (le "Patron"), Francis Hours et Michel Brézillon. C'était d'ailleurs

plutôt eux qui dirigeaient effectivement les opérations de terrain, le "Patron" intervenant surtout au coup par coup sous forme de réflexion orientant la fouille. À la fin du chantier, le 14 août, j'ai participé au déménagement général vers Vermenton (Yonne) et c'est là que je me suis ouvert au "Patron" du désir d'entreprendre, sous sa direction, une thèse. C'était l'époque des thèses qui comportaient une « première année » ponctuée par un rapport de fin de première année.

Le sujet qu'il m'a proposé était *L'industrie* macrolithique du Bassin parisien. C'était un thème stratégique et de combat, à un moment où Nougier avait sorti sa fameuse thèse sur le Campignien. Ce sujet m'a donné l'occasion de voyager au Danemark, pays où ce type d'industrie était étudié avec un peu plus de rigueur, et c'est là que j'ai rencontré un Anglais, ancien d'Arcy, conservateur du Musée de Copenhague.

Cependant, au bout d'un an à peine, le thème des macrolithes ne m'enthousiasmait guère et j'ai été voir le "Patron" en lui disant « Le sujet que vous m'avez confié m'intéresse d'autant moins qu'il s'agit de contrer une thèse qui ressemble fort à un navire qui prend eau de toute part, donnezmoi autre chose! ». Et ce fut donc, en 1964, mon deuxième sujet, *Les cachettes de bronze*. Cette même année, ce fut aussi le sauvetage, devenu depuis célèbre, de "Pincevent". Je n'étais pas des premiers, mais je suis arrivé à peine quinze jours plus tard.

Pendant la campagne de fouille, le "Patron" m'a proposé d'aller au Brésil, pour monter un enseignement de préhistoire à l'Université de São Paulo. Cette offre était assez exceptionnelle et j'ai profité de l'occasion pour m'expatrier. L'histoire de ce poste, assez particulier, mérite d'être soulignée : c'est Paolo Duarte qui, réfugié politique en France durant la période de dictature au Brésil, a pu, par la suite, faire créer cette chaire à l'Université de São Paulo ; il s'en est alors entretenu avec Leroi-Gourhan... qui me l'a proposée. Cela témoignait pour le moins d'un certain degré de confiance. Cependant, si le salaire reçu sur place en cruzeiros me permettait de vivre correctement, une fois converti en francs, il ne me permettait absolument pas de faire face à mes charges familiales. J'ai donc dû y renoncer et fus remplacé par André Prous-Poirier.

Ph. S. - Comme le rappelle Claude, depuis l'été 1964, le site de Pincevent servait de terrain pour les activités du Centre crée à l'Université par Leroi-Gourhan. Je pense donc que c'est par ce biais que tu y as participé, rejoignant ainsi Claude pour de futures et grandes aventures (mais vous ne le saviez pas encore).

Jean LECLERC - En effet, mais ce n'était ni en 1964, ni même en été! Pour les étudiants « avancés »,

c'est-à-dire ceux inscrits en troisième cycle, dont j'étais... il y avait un stage en mai et ce fut, en 1966, ma première expérience de chantier. Je suis arrivé là-bas avec ceux qui avaient préparé et passé le certificat en même temps que moi : Yvette Taborin, Michèle Julien, Gérard et Martine Quéchon, et quelques autres. À Pincevent, nous avons rejoint Françoise Audouze, Danièle Stordeur, etc. Ainsi que Claude, bien sûr, Claudine Moinot et Francine David: l'encadrement, quoi! Que d'amitiés durables se sont liées ces années-là! Claude et moi étions tous deux des étudiants « d'âge déjà avancé » et, de plus, nous avons découvert que nous étions des professeurs de Lycée en Histoire-géo, lui au lycée Michelet, moi à Saint-Louis, ce qui crée des liens. Un soir de semaine où il me ramenait à Paris en voiture, comme il fallait bien dire quelque chose et lui ayant demandé s'il était agrégé, il m'a répondu que non, d'un air un peu pincé. Du coup, je crois bien que j'ai pris un air un peu protecteur pour lui assurer que je n'attachais aucune importance à ce genre de détail... et que j'ai attendu la fin du voyage pour glisser, négligemment, à propos d'autre chose, que je ne l'étais pas non plus...

Ph. S. - Comment s'est passée ta première expérience de fouille à Pincevent ?

Jean Leclerc - *A priori*, la fouille ne m'attirait pas particulièrement, mais je m'étais rendu compte que pour comprendre la Préhistoire l'expérience du terrain était nécessaire (comme disait le "Patron" : « Je ne pense bien que le grattoir à la main ») ; d'ailleurs, pour les étudiants inscrits en troisième cycle la participation au chantier de Pincevent était quasi obligatoire.

Ph. S. - Et comment as-tu appréhendé le terrain et le sédiment, toi qui n'y étais pas d'emblée attiré ?

Jean Leclerc - Dès les premiers coups de grattoir et de truelle, j'ai su que, de fait, c'est ça qui allait me plaire. C'était fantastique de pouvoir mettre au jour des vestiges et des structures qui étaient enfouis, immobiles depuis des milliers d'années! Ce qui était merveilleux surtout, c'était la rigueur et l'ambition de la méthode de fouille, ainsi que la sensation merveilleuse de « penser avec ses mains » et de jouir en quelque sorte du plaisir esthétique du créateur, comme un sculpteur passionné mais sans imagination qui peut réaliser une œuvre en se contentant de la dégager méticuleusement. L'archéologie, c'était mon plaisir. Je suis d'ailleurs resté toute la campagne sur le chantier.

Ph. S. - Ayant fait vos « premières armes », pour toi Claude, à la fin d'Arcy, et pour vous deux au tout début de Pincevent, vous voilà donc le pied à l'étrier. Comment avez-vous poursuivi cette première phase ?

Claude Masset - J'étais donc revenu en France, en 1965, lorsque la direction des Antiquités préhistoriques de la Région Centre, en la personne du docteur Jacques Allain, sollicita Leroi-Gourhan pour une fouille à Neuvy-en-Dunois, dans l'Eure. Il s'agissait d'une sépulture collective abordée par des fouilleurs locaux...

Ph. S. - ...dont M. Haricot, que connaissait mon père car il travaillait alors à Chartres, et par qui j'ai bien failli arriver à Neuvy pour fouiller avec toi, en tant que lycéen bénévole!

Claude Masset - En effet. Mais c'était alors malheureusement la fin du chantier et je l'ai (et toi aussi par la même occasion) aiguillé sur le chantier d'Yves Robert, à Cannes-Écluse, dans l'Yonne.

L'équipe locale était squelettique, pratiquement réduite à Haricot et à un jeune du nom de Rémi Gourichon, l'un et l'autre ne venant pas très régulièrement. La fouille n'avançant pas, j'ai dû l'interrompre, couvrir, revenir seulement l'année suivante (en 1966) avec des forces vives qui avaient été recrutées à Paris autour du "Patron", et parmi lesquelles on trouvait Yvette Taborin, Gilles Tassé, Éric Godet, Jean-Pierre Roset, et, bien sûr, Monique, François Guillon et Dominique Jagu.

À cette époque, je suivais toujours les séminaires du "Patron", qui se déroulaient à Morigny, dans le château de la Comtesse de Saint-Périer, près d'Étampes. Je me souviens que j'y avais exposé mes premiers résultats sur *Les cachettes de bronze*, tandis que Jean avait fait une présentation remarquable de son sujet qui portait sur *Les marques de chasse au Paléolithique supérieur*.

Ph. S. - Quelles fouilles réalisais-tu alors?

Claude Masset - De retour à Pincevent, l'été suivant la fouille de Neuvy, un événement majeur s'est produit pour la suite de mes travaux : les frères Mordant venaient de découvrir, en surveillant comme à leur habitude les travaux des carrières de granulats, les restes d'une sépulture collective. C'était celle de Marolles sur Seine, aux "Gours aux Lions", en Seine-et-Marne.

Ph. S. - Toi aussi, Jean, tu as participé à cette opération ?

Jean LECLERC - En effet. Le chantier de Marolles a été pour nous le début d'une grande aventure... qui n'est pas terminée. Les frères Mordant, qui fouillaient là depuis des années, surveillant les ballastières, avaient mis au jour une sépulture collective, petite de dimension, mais densément occupée. Il n'était pas évident de s'en sortir seul. Ils auraient préféré ne pas avoir à demander de l'aide, mais voulaient par-dessus tout que la fouille soit

bien faite. Ils ont pris contact avec Gérard Bailloud, alors Directeur des Antiquités préhistoriques de la région parisienne, lequel a été à Pincevent pour en discuter avec Leroi-Gourhan. Nous avons donc fait une visite sur place le 25 juillet et la décision fut prise : avec la participation de l'équipe de Pincevent, la fouille pourrait être faite rapidement et efficacement (c'était un sauvetage). On pouvait croire que c'était les « professionnels » qui venaient montrer aux « amateurs locaux » comment faire... alors que les frères Mordant avaient une bien plus longue expérience de la fouille que Claude ou moi. Finalement, nous sous sommes bien entendus, avons constitué une bonne équipe et ce fut un travail en collaboration, équitable.

Ph. S. - Je me souviens de cet épisode, puisque j'étais alors à Pincevent comme fouilleur, « simple lycéen » venant s'initier aux fouilles en Préhistoire (après avoir fouillé notamment avec Yves Robert sur le site de Cannes-Écluse). Ma position « insignifiante » (je n'étais ni ancien d'Arcy, ni même étudiant) m'a laissé tout loisir pour observer et écouter. Je me souviens de Bailloud, venu effectivement en visite, de la « sortie » à Marolles (les frères Mordant en short et portant le bouc) et des discussions, le soir, à table sur cette affaire. On parlait des différences d'approche des professionnels et des amateurs, avec un petit air de condescendance pour les dits amateurs. Pour moi, tous les « vieux » de Pincevent, et dont tu faisais partie pour moi qui n'avait pas dix-huit ans, étaient évidemment de « vieux professionnels chevronnés »... Je me souviens aussi de Claude, sortant malicieusement de sa poche une grosse boite d'allumettes et nous présentant la totalité du matériel provenant du site de Neuvy: quelques lamelles et autres silex. Mais, pour en rester à Marolles, comment les fouilles ontelles eu lieu?

Jean Leclerc - La différence essentielle entre nous et les frères Mordant venait surtout du fait que nous étions en équipe constituée, avec toute la logistique nécessaire. Pincevent était à côté et nous avons pu apporter, grâce au "Patron" et à Francine qui conduisait le « tube Citroën » tout neuf, tentes et abris de chantier. Il y avait Michèle Julien, Claudine Moinot, Dominique Lefranc... et Roger Humbert, le temps de faire la topo. Michèle et Claudine ne sont restées qu'une dizaine de jours, pour cause d'épuisement après près de trois mois de fouille ininterrompue et, dans le cas de Claudine, pour cause de mariage (mais cela, elle ne nous l'a avoué que plus tard). La fouille s'est effectivement déroulée en trois semaines, et la publication a été réalisée dans la foulée, dans Gallia Préhistoire.

Ph. S. - À Pincevent cette année-là, nous avions fait une sortie sur place pour voir (et admirer) le

décapage de la surface de la sépulture collective. Je me souviens surtout d'un enchevêtrement d'ossements, impeccablement décapé et bien délimité sur un carré, assez réduit, au milieu d'un vaste chantier bouleversé et constitué de grands tas de sables et graviers qui avaient l'air de cerner ce « camp retranché ». Nous autres, visiteurs occasionnels venus en voisins curieux, avions d'ailleurs dû apporter notre contribution en recherchant, dans et sur les tas de déblais avoisinants, la dalle de couverture présumée, que les engins avaient certainement entraîné dans les parages...

Claude MASSET - Je me rappelle, en effet, cet épisode et j'avais promis une bouteille de champagne si la dalle était retrouvée! Une dalle a bien été retrouvée, mais elle était un peu petite pour couvrir l'ensemble de la sépulture et l'équipe des « chercheurs » n'a eu droit qu'à du mousseux! La fouille qui a suivi a associé sur le terrain aussi bien Jean Leclerc et Claudine qui ne s'appelait pas encore Karlin

Quoi qu'il en soit, cette découverte fut pour moi décisive et me fit demander au "Patron" de changer, encore une fois, de sujet. Cette fois-ci, ce serait une thèse sur *Les sépultures collectives*. Réalisée sous sa direction, le sujet s'est (encore!) transformé en *Démographie préhistorique*, et a finalement été soutenu ainsi en 1976.

Ce thème m'avait entraîné dans les voies de la statistique, voies que j'ai conservées pour mon sujet de thèse d'État, soutenue en faculté des Sciences (Paris VII) avec Olivier, sur *L'estimation de l'âge au décès à partir des sutures crâniennes*. Pour un tel travail, j'avais besoin de grandes séries et je n'ai pu y arriver que grâce à la possibilité, offerte par Olivier, de travailler sur les collections portugaises, collections qui décuplaient les possibilités de mesure.

Ph. S. - Pour un tel travail d'anthropologie, mais aussi de stricte anthropométrie, as-tu eu l'occasion d'en parler avec le "Patron". S'il a affirmé plus d'une fois ne faire que de la statistique élémentaire (il préférait parler de « décomptes »), il n'en avait pas moins une forte expérience de mesure des crânes, apprise à l'école d'Anthropologie de Paris, du temps de sa jeunesse, et auprès de Papillault et Anthony eux-mêmes, même si la plupart des données quantifiables qu'il a maniées dans les années quarante, étaient tirées de la littérature, notamment nord-américaine.

Claude MASSET - À propos de ses connaissances en statistique, il me souvient d'une anecdote, Brézillon me disant, d'un air admiratif : « Le "Patron" sait ce que c'est qu'un écarf-type! ». Ce qui est un assez bon indicateur de leurs connaissances respectives en ce domaine!

De fait, par rapport à la crâniométrie, deux phénomènes sont à considérer : d'une part, il n'y a pas lieu de séparer le crâne du reste du squelette si l'on veut avoir une image à peu près réelle des individus comme des populations. Ensuite, a contrario, c'est sur le crâne que l'on peut repérer le plus de traces et stigmates, éléments et particularités et, au cours des deux derniers siècles, les anthropologues les plus divers ne s'y sont pas trompés, si l'on veut bien considérer la masse de leurs productions. Il faut souligner que, au moment de l'explosion des méthodes statistiques, dès le début du XXe siècle, des chercheurs bien intentionnés avaient fait de bonnes observations quant aux différences de synostose dues au sexe, mais qu'ils les considéraient comme « non pertinentes », car non valables statistiquement... Or, ils travaillaient en effet sur de trop petites séries. Sur les grandes séries que j'ai pu manier, les différences apparaissent clairement.

Ph. S. - Cela me fait penser aux résultats obtenus (et surtout cherchés) par Leroi-Gourhan dans son étude anthropométrique sur le cimetière Saint-Laurent, à Lyon. Grâce aux conditions du site (nombre de tombes possédaient encore le nom de leur occupant, et la stratigraphie était nettement marquée) et de fouille (bonne collaboration avec les historiens médiévistes), il a été possible de suggérer des pistes pour la différenciation d'origine des groupes de populations enfouies: Burgondes ou Lyonnais « de souche ». Mais l'obstacle statistique se manifestait nettement (quelques petites dizaines d'individus seulement). L'essai de Leroi-Gourhan était donc prolongé dans deux directions : d'une part, un appel à collaboration systématique entre archéologues, anthropologues et historiens dans l'exploration, l'étude et la fouille des nécropoles historiques de la région ; d'autre part, il n'en restait pas moins qu'il était contraint à une tentative graphique laborieuse pour rendre compte, en deux dimensions, des rapports de mesure entre les crânes étudiés. Malheureusement, il ne possédait pas alors d'outils statistiques modernes comme, par exemple, les analyses de correspondances et ne pouvait matériellement exprimer tous ses rapports sur un simple et unique graphique, fut-il circulaire...

Claude Masset - Il est sûr que les nouvelles approches statistiques permettent souvent d'y voir plus clair et de mieux exprimer les rapports entre les mesures prises, sans se limiter à un nombre restreint, comme on y était obligé auparavant.

Pour ce qui est des études de population et des déplacements ou influences d'un groupe sur un autre, un travail récent de Blondiaux sur L'anthropologie des cimetières de la Gaule du Nord (ce qui a constitué sa thèse en 1989) a justement permis, par l'utilisation de ces nouveaux outils statistiques, d'avancer des conclusions intéressantes.

Mais c'est précisément bien des années après les événements dont nous parlons...

Ph. S. - Parallèlement à ces travaux de laboratoire, comment as-tu continué dans la voie du terrain sur les sépultures collectives ?

Claude Masset - C'est à la suite des chantiers de Neuvy et de Marolles que je me suis mis en quête d'un site à fouiller, qui puisse être un support pour ma thèse sur les sépultures collectives. J'avais fait des demandes auprès des Directeurs des Antiquités de la zone concernée, à savoir Bailloud pour l'Ile-de-France, Allain pour le Centre et Agache pour la Picardie. C'est Agache qui, en 1968, a répondu le premier avec le site de La Chaussée-Tirancourt, dans la Somme. Le site avait été découvert en 1967 par un fouilleur local, percepteur de son état, mais ce n'est qu'après les premiers sondages (ce que l'on a appelé la « tranchée Molière ») que le site a pu être identifié comme une sépulture collective. En effet, au début, n'apparaissaient en surface (et pour cause, comme nous l'apprendra la suite des opérations) que des éclats de grès. Sur cette région du plateau picard, il s'agit d'une roche rare et précieuse, et l'hypothèse est qu'il s'agissait des restes d'une exploitation localisée de grès. La tranchée transversale opérée par Molière infirmant cette hypothèse, a provoqué mon arrivée dès l'année suivante et... nous offrait une stratigraphie de référence tout à fait utile dans notre première phase de travaux. J'y suis resté, avec Jean, jusqu'en 1974. En 1975, une courte campagne fut exclusivement consacrée à la périphérie du monument. Je pense d'ailleurs, aujourd'hui, qu'il aurait peut-être fallu descendre plus bas au niveau du vestibule.

Ph. S. - Parlais-tu de ces fouilles avec Leroi-Gourhan et que disait-il des sépultures collectives, lui qui avait fouillé "Les Mournouards"?

Claude Masset - Le sujet ne l'intéressait pas trop et, de fait, il ne comprenait pas que je passe tant de temps à la Chaussée, alors que lui avait pu fouiller "Les Mournouards" en à peine trois semaines! Les conditions de gisement et d'enfouissement, de dépôt et de stratigraphie étaient bien sûr de nature très différente, mais il n'en prenait pas pleinement conscience et ne s'est d'ailleurs pas déplacé pour voir le site, comme l'ont fait par exemple Brézillon et Bailloud ou Glyn Daniel et Stuart Pigott.

En 1971 et 1973, nous avons fouillé à Essômes-sur-Marne une petite structure funéraire jadis en planches, installée en milieu sableux, mais ce n'est qu'à Méreaucourt, dans la Somme, qu'il est venu sur un de mes chantiers. C'était en 1983, et il était conduit par Francine. Mais ce ne pouvait plus être alors qu'une visite de courtoisie et d'amitié... Les fouilles de Méréaucourt se sont, quant à elles, déroulées pendant dix ans, de 1981 à 1991, avec toutefois une interruption en 1986 : le site de Bazoches, dans l'Aisne, venait d'être mis au jour dans le cadre de la surveillance des ballastières de la vallée de l'Aisne et il a fallu y déplacer l'équipe de Méréaucourt. Ce nouveau chantier, de sauvetage, était placé sous la direction de Jean, et il y est resté les années suivantes. Mais il en parlera évidemment mieux que moi.

Ph. S. - Jean, avant que tu nous parles de Bazoches, revenons un peu en arrière, car j'aimerais savoir comment tu es passé de Pincevent à La Chaussée ?

Jean Leclerc - Comme Claude devait prendre ce chantier, mais qu'il ne voulait pas le faire seul, et que nous avions collaboré efficacement et agréablement sur la fouille de Marolles... il m'a demandé de faire l'opération avec lui. Cela ne devait durer que quelques semaines! Or on y est resté tous les ans de 1968 à 1974, de juillet à début août.

Au début, nous avons repris les fouilleurs de Neuvy-en-Dunois (François Guillon, Dominique Jagu, Éric Godet), complétés par des amis personnels et des membres de la famille de Claude, et par quelques fouilleurs détournés de Pincevent: Jean-Louis Lefevre, un grand rouquin qui était des environs de Montereau, et aussi Catherine Perlès, peut-être, je crois, aussi, dès la première année... On devait aussi avoir Catherine Dauphin, mais on a vu arriver sa sœur, Michou! Il y avait aussi Serge Cleuziou que l'on avait attiré par un superbe discours, comme on savait les faire en 68: « Je vais installer une *Université populaire d'été* dans les campagnes de Picardie... qui partage notre volonté politique? ».

Mis à part Monique Masset, dont l'état de prof de Sciences naturelles nous fut d'un grand secours car c'est elle qui pouvait déterminer les os, nous étions des archéologues et non des anthropologues. Cette année-là, il a plu énormément, et, hors la zone d'opération où nous parvenions, par des efforts constants, à lutter contre l'inondation, tout le reste n'était que bourbier. Des journalistes étaient passés (nous étions une attraction peu ordinaire) et une photo fut publiée dans *Le Courrier Picard*, avec pour légende *Les savants contemplent scientifiquement les vestiges...*

L'année suivante, grâce à Catherine Perlès qui connaissait des entrepreneurs, nous avons bénéficié de tubes *Entrepose* pour monter un abri étanche, solide, confortable. Comme nous avions aussi une notice de montage, nous l'avons suivie à la lettre, ce qui était un peu exagéré au niveau des précautions à prendre quant à l'ancrage au sol: il ne s'agissait pas pour nous de monter un échafaudage de trente mètres de haut mais d'à peine un mètre.

Ph. S. - Pour ce qui est de l'anthropologie, comment avez vous fait, Claude et toi, complémentai-

rement aux connaissances de Monique ? Aviez-vous bénéficié des cours d'anthropologie d'Hartweg au Musée de l'Homme ?

Jean LECLERC - Pas du tout; Hartweg ne nous enseignait alors que la paléontologie animale, pas l'ostéologie humaine. On s'est formés seuls, avec des livres et des ossements de comparaison. Plusieurs années après, lors de mes propres fouilles, des étudiants et stagiaires s'étonnaient (mais oui!)... de maîtriser mieux que moi l'ostéologie... mais je savais que je pouvais compter sur eux! Je n'ai jamais cherché à être nécessairement le meilleur de mon équipe, bien au contraire: j'ai toujours attendu d'eux qu'ils soient meilleurs que moi! Mon rôle de directeur de fouille était surtout de les encourager à exprimer leurs talents, et de les faire « tenir ensemble ».

Cependant, nous avons voulu avoir l'aide de véritables anthropologues sur le terrain et, par exemple, Daniel Ambroise a collaboré avec nous quelques années à La Chaussée et à Essômes-sur-Marne. Cependant, d'une manière générale, et pour évoquer globalement tous les cas, passés, fréquents, ou futurs (!), nous n'avons jamais eu beaucoup de chance avec nos anthropologues! À propos de La Chaussée-Tirancourt, il peut être intéressant d'évoquer également le bouillonnement intellectuel organisé sur ce site. Campant sur le chantier, dans une plaine illimitée, au milieu des betteraves (ou des maïs, les bonnes années...), isolés de tout, nous passions la journée à perfectionner les méthodes de fouille, nos longues soirées à construire de nouveaux modèles, à imaginer, pour le plaisir de les réfuter, les hypothèses les plus inattendues... la plus grande partie de ce que Claude ou moi avons présenté depuis lors est issu, directement ou indirectement, de ces conversations.

Ph. S. - Comment s'est terminée cette fouille de La Chaussée ?

Jean Leclerc - Comme Claude vient de le rappeler, c'était en 1974, année particulièrement mémorable pour moi, car il y eut, entre autres, à Pincevent, la fouille de la sépulture collective, la fin de La Chaussée, le début de Mauran, en Haute-Garonne (fouille que tu connais bien et dont nous pourrons parler une autre fois...) oui, à peu près comme ça : juin, juillet-août, août-septembre...

Pour ce qui est de La Chaussée, nous n'étions plus très nombreux. Il y avait les Dubuc, revenus du Canada, Michel Souty, disparu tragiquement peu de temps après, naturellement Dominique Jagu et François Guillon, maintenant accompagnés de nouvelles recrues : leurs épouses, plus Michel Jagu, le frère de Dominique. Il y avait aussi Philippe Andrieux. Jeune, enthousiaste, volubile, il ne nous laissait rien ignorer de ses vertus, ni de ses exploits archéologiques passés : il insistait sur la fouille

d'Étiolles qu'il semblait avoir conduite, assisté d'une équipe féminine. Au lieu de nous en agacer, nous nous sommes distraits à feindre d'écouter avec intérêt la description de chantiers que nous connaissions naturellement mieux que lui! À la suite de certaines de nos observations sur des dalles que nous jugions débitées par le feu, il avait occupé ses dimanches, bravant le scepticisme général, à des expériences d'éclatement du grès par le feu, pour retrouver les gestes des anciens. En ce domaine, c'est lui qui a triomphé: ses expériences ont été concluantes, et cela a sans doute mis en place chez lui un centre d'intérêt durable.

Mais cette affaire ne s'est véritablement terminée, pour la phase terrain, qu'à l'automne 1975 par une ultime et brève campagne avec François Guillon qui en avait profité pour procéder à un premier tri, pour leur pathologie, des ossements alors entreposés à Tirancourt. Il s'agissait d'une dernière campagne de vérification périphérique avec un vaste décapage sur le pourtour de la construction. Nous avons mis au jour quelques trous de poteaux et des grès brûlés.

Ph. S. - Tu viens de signaler, incidemment, que cette dernière année de La Chaussée était aussi celle de la fouille de la sépulture collective de Pincevent. Peux-tu en dire plus ?

Jean LECLERC - En effet. C'était l'année où, avec Catherine Dauphin-Girard nous nous étions consacrés à une tranchée profonde (c'est-à-dire jusqu'aux « sables et graviers » des alluvions profondes), tranchée située derrière "La Baleine" et particulièrement stérile, bien rectiligne et peaufinée. Elle était une fierté d'exécution technique, contemplée à l'envi au cours des visites matinales de chantier, et d'autant plus donnée en exemple que nous n'hésitions pas à solliciter sans vergogne les compliments!

Cependant, nous n'aurions pas été mécontents de nous mettre autre chose sous la dent et la truelle. C'est à ce moment que Roger Humbert, au sortir de sa caravane, soulageant un besoin naturel sur une taupinière, met fortuitement au jour un os qui s'avère être une phalange humaine... Mais le "Patron" en fait peu de cas et l'affaire semblait entendue. Cependant, avec Catherine, on décide d'en savoir plus. Encouragés par Michel Girard, rejoints par Gilles Gaucher amusé, et sous prétexte de pouvoir mieux évaluer les possibilités de dégâts provoqués par les taupes et autres petits fouisseurs, nous établissons une zone de fouille autour de la taupinière. Le décapage superficiel ne nous renseigne que peu sur les galeries de l'occupant fouisseur... mais ne tarde pas, tout près de la surface, à faire apparaître d'autres menus restes humains épars. C'était assez pour que nous implantions un carroyage sommaire et commencions à fouiller sérieusement. Une heure après, une cage thoracique s'esquisse. C'est alors que le "Patron" arrive, comme à son habitude à pas feutrés, sur le lieu de nos investigations et, sans autre commentaire par rapport à notre initiative ni par rapport à nos découvertes, nous recommande de ne pas oublier de nous rattacher au carroyage général. La fouille a donné l'occasion de mettre au jour une de ces sépultures collectives discrètes et contenant peu d'individus, et sans éléments mégalithiques. Après cette première phase, Claudine n'a pas tardé à venir apporter à la fouille une participation efficace. Gilles est resté près de nous, saisissant toutes les occasions de se rendre utile. D'autres, naturellement, nous ont rejoints ensuite.

Finalement, j'ai pu faire une surprise à Claude, en arrivant à La Chaussée et en lui présentant un cliché vertical du décapage que nous venions de faire à Pincevent. Il était bien étonné de voir là une sépulture collective qu'il ne connaissait pas, et qui plus est, à Pincevent.

Ph. S. - Et, en définitive, qu'en a dit le "Patron"?

Jean Leclerc - Il s'y est intéressé normalement. Il a accordé à la structure l'intérêt qu'elle méritait, sans aucun commentaire particulier, et l'a incluse dans les visites conférences de chantier par lesquelles commençait le travail de chaque journée. Il était entendu que son étude prendrait place dans la publication d'ensemble des niveaux supérieurs de Pincevent, mais il a paru fort satisfait quand Catherine et moi lui avons proposé une publication plus rapide (qu'a également signée Gilles Gaucher). Il l'a accueillie chaleureusement dans *Gallia Préhistoire*.

Ph. S. - N'ayant pas participé toi-même à cette opération impromptue sur le site de Pincevent, j'imagine, cher Claude, combien tu as pu en être surpris. Cependant, pour en revenir à tes propres recherches, c'est donc à la suite de La Chaussée-Tirancourt et avec Méréaucourt, que tu termines ton activité de chantier. Mais, parallèlement, outre les thèses et le travail engagé pour aboutir aux publications, tu animes et conduits divers autres types de chantiers, dont le colloque organisé à Toulouse et la RCP d'études des sépultures. Peuxtu m'en parler?

Claude Masset - L'initiative du colloque de Toulouse en 1982 revient à Henri Duday. Il s'était occupé de trouver des crédits et une logistique, en s'appuyant sur Guilaine. Mon rôle avait surtout été d'assurer les relations avec les chercheurs du Nord de la France, notamment avec l'équipe de Leroi-Gourhan. Celui-ci n'avait pas participé aux prémices du colloque; bien que malade, il s'était pourtant déplacé, aidé par José Garanger et aussi, me semble-t-il, par Francine. Il avait assisté aux séances et prononcé une ou deux allocutions. Par la suite, je lui avais demandé d'intervenir pour

éliminer des actes du colloque un papier qui m'avait paru inadéquat. Après quoi Henri avait repris la main et assuré la publication, ce qui lui prit beaucoup de temps; surtout parce qu'il avait décidé de publier toutes les discussions: ces actes ne sortirent qu'en 1987.

Ph. S. - Comment avais-tu connu Henri Duday ? À l'occasion de ce colloque, ou bien avant ?

Claude Masset - Comment ai-je rencontré Henri Duday? Je ne me le rappelle pas très bien. Il faudrait que je consulte ma correspondance. Je reçus d'abord une lettre de lui, sur un point de détail. Nous étions tous les deux au congrès de l'UISPP à Nice en 1976, ainsi que Jean-Pierre Bocquet Appel. J'ai été le voir avec Monique et les enfants sur sa fouille de Villedubert, dans l'Aude, à peu près dans ces années-là; nous avions été très bien reçus mais un peu décontenancés par la méthode de fouille d'Henri. Il nous avait expliqué que les dolmens de ce genre ayant presque tous été détruits anciennement, il se devait de ne laisser échapper aucun détail, même apparemment sans intérêt, dut-il y passer bien des années... (à ce régime là, La Chaussée aurait pris pour le moins un demisiècle!). De là, nous avions continué sur Mauran, ce qui te situe cette expédition dans le temps. La Chaussée-Tirancourt était terminée et Méréaucourt pas encore commencée; nous avions un peu de temps pendant les vacances d'été.

Ph. S. - Et pour la RCP, comment cela s'est-il passé?

Claude Masset - D'une manière assez étrange, tout du moins d'un point de vue de la logique institutionnelle. En 1983, l'année qui a suivi mon doctorat d'état, je me suis présenté au CNRS, au niveau « directeur de recherche ». Par rapport à certains déjà en place, j'estimais que mes titres pouvaient justifier cette ambition. On n'a pas voulu de moi. Sans doute jugeait-on que, puisque j'arrivais à faire du bon travail sans être au CNRS, ce n'était pas la peine de m'y mettre? On a préféré garder la place pour quelqu'un d'autre. Toutefois, peut-être un peu gênés de ne pas me prendre, des membres du jury me proposèrent une RCP. La demande que je fis obtint immédiatement satisfaction, et la RCP a dû commencer dès 1984, peut-être au 1er janvier 1985. Son programme était Méthodes d'étude des sépultures, sujet évidemment inépuisable, de ce fait mal adapté à une structure par nature transitoire. Y participaient à l'origine Henri Duday, François Guillon, Dominique Jagu, Jean Leclerc, le Dr Rozoy, probablement aussi Pascal Sellier et Christian Simon... Ensuite, lors de la disparition des RCP comme structure de recherche du CNRS, elle fut transformée en GDR (Groupe de recherche), sous le numéro 742 et dura sous cette forme jusqu'à ma retraite,

publiant au fur et à mesure les comptes rendus photocopiés des tables rondes qu'il tenait tous les deux ans, à Saint-Germain-en Laye ou ailleurs. Elle avait été confiée en 1985 à un professeur de collège, mais ne pouvait l'être à un retraité... Ce fut Henri Duday qui en prit la suite. De nos jours, ce GDR n'existe plus, le CNRS ne l'ayant pas renouvelé car il arrivait à échéance.

Ph. S. - Et toi, Jean, quand et comment as-tu connu Henri Duday? Est-ce dans les mêmes circonstances?

Jean Leclerc - Le souvenir que j'en ai, lié à ce que j'ai moi-même vécu, est que c'est Henri Duday qui nous a contactés, Claude et moi, après avoir lu les quelques rapports et articles que nous avions produits sur La Chaussée. Il venait d'entrer au CNRS dans l'équipe de Jean Guilaine à Toulouse et voulait organiser une sorte de table ronde sur les fouilles de sépultures. La réunion devait avoir lieu à Toulouse et nous avons monté un dossier de demande de subvention pour obtenir quelque chose de la Culture. Je n'ai été associé qu'indirectement à cette négociation, menée pour l'essentiel par Henri Duday, assisté de Claude, et je rapporte seulement son esprit tel que je l'ai ressenti, par ouï-dire. En cette circonstance comme en d'autres c'est l'engagement du Ministère de la Culture, en la personne de Michel Brézillon, qui a permis de réaliser une opération à laquelle le CNRS n'avait pas daigné s'intéresser. Il y a seulement mis une condition : il a insisté pour que nous donnions plus d'ampleur à nos ambitions, et souhaitait surtout que nous intéressions les archéologues classiques, pour attirer leur attention sur la nécessité de prendre en compte aussi les restes humains (en ce qui concerne les médiévistes, les meilleurs d'entre eux le savaient déjà). Nous avons contacté quelques stars : pour l'archéologie historique (en l'occurrence, médiévale), le doyen de Boüard, toujours intéressé par l'archéologie funéraire; pour l'archéologie préhistorique, le professeur Sauter, malheureusement empêché de venir par la maladie, et nous avons organisé la réunion en octobre 1982. Dans les faits, c'est naturellement Henri Duday qui a fait sur place l'essentiel du travail d'organisation. Nous avions à Toulouse le soutien de Jean Guilaine et de Jean Clottes, alors Directeur régional des Antiquités préhistoriques. André Leroi-Gourhan, très diminué par la maladie, avait suivi cette préparation avec sympathie, et il a fait l'effort, peu de temps après le colloque qui lui avait été dédié à Roanne (colloque organisé par Jean Combier et Françoise Audouze, mais jamais publié) de venir à Toulouse pour assister au nôtre, et intervenir pour une conclusion. Il avait fait cet effort par amitié, et j'en avais été très touché. Le colloque table-ronde de Toulouse a été plus long à publier qu'à organiser, mais il a mobilisé beaucoup de monde et son effet a été salutaire. Ensuite,

Claude, fortement encouragé par moi, a demandé et obtenu la constitution officielle par le CNRS d'un groupe de travail sur le sujet : ce fut la RCP (devenue plus tard GDR) *Méthodes d'étude des sépultures*. Dès ce moment, nous avons travaillé ensemble, Henri Duday et nous.

Ph. S. - Une des originalités d'Henri Duday, par rapport à Claude et toi, reste cependant la connaissance approfondie de l'ostéologie humaine (même si je ne suis pas sûr que ce terme lui plaise) et, encore plus, l'enseignement (en labo et sur le terrain) qu'il a su développer autour de ces questions.

Jean Leclerc - Le terme n'a aucune raison de lui déplaire, mais il ne lui rend pas justice... Bien sûr qu'Henri Duday est en effet d'une compétence sans égale, non seulement en ostéologie humaine, mais dans tous les domaines de l'anthropologie moderne telle qu'on peut l'appliquer à la recherche archéologique. Cependant, ce n'est pas là qu'est sa principale originalité: elle est dans l'usage nouveau qu'il en a fait, dans son choix courageux de se consacrer avant tout à la mise au point et à la diffusion de méthodes de fouilles des sépultures et de faire passer au premier plan son activité pédagogique. Naturellement, il a dû, pour cela, sacrifier un peu son activité de chercheur. Il le sait et en éprouve sans doute parfois quelque nostalgie, mais il ne regrette pas ce choix. Du coup, son travail de terrain est surtout un travail de recherche de méthodologie appliquée à l'archéologie funéraire. Il ne cherche pas seulement à extraire du terrain les renseignements latents, mais surtout à mettre au point la meilleure manière de les extraire. On a pu lui reprocher la lenteur des opérations, le goût pour le microscope, et le recours de préférence à des méthodes qui ne sont pas nécessairement les plus immédiates. Reproche injustifié: non seulement la fonction expérimentale de ses fouilles est importante, mais tout y est organisé pour donner le premier rôle sur le terrain à leur fonction pédagogique: cette fonction exige que toutes les méthodes soient mises en application, même si dans la pratique on aurait pu procéder plus simplement. Travail austère, mais le résultat justifie cet effort. C'est toute une nouvelle génération d'archéologues qui s'est ainsi mise en place, bien préparée à prendre en compte les données et les problèmes de la fouille des sépultures.

Naturellement, comme toute innovation, celle-ci a donné lieu, surtout dans les premières années, à quelques effets pervers. D'abord, parce qu'après un « stage Duday », trop de gens ont cru et ont laissé croire qu'ils étaient devenus « anthropologues ». En vérité, les seuls véritables anthropologues formés par Henri Duday sont ceux qui ont fait à Bordeaux un DEA d'anthropologie. Quant au stage intensif mais de courte durée qu'il organise régulièrement

autour de son chantier, quelle que soit son efficacité il ne vise qu'à donner à des archéologues une connaissance minimale de l'ostéologie, les rendant capables d'une bonne observation sur le terrain. Il est vrai que certains sont sortis de ces trois semaines de stage en prenant cette démonstration de méthodes pour un ensemble de recettes à appliquer partout à la lettre, ce qui n'a pas manqué de provoquer des conflits. Cependant, quelques années après, on constate que la plupart ont appris à utiliser au mieux la formation qu'ils avaient reçue. Formés efficacement à tout dégager, analyser et enregistrer au fur et à mesure, les meilleurs d'entre eux, confrontés au terrain dans des situations de sauvetage, ont appris à dépasser leurs réflexes acquis, extrêmement analytiques, et à considérer l'ensemble de la situation pour avoir le plus vite possible une vue synthétique des possibilités et des contraintes du site, et pour y adapter la méthode de fouille. Ils donnent maintenant son originalité et son efficacité à la très remarquable école française d'archéologie funéraire.

On peut m'objecter le cas de quelques « empêcheurs de fouiller » que l'on cherche à écarter des chantiers... Il est vrai qu'on pourra toujours trouver des gens de ce genre — mais ceux-là, Duday ou non, n'auraient pas été différents. C'est une catégorie de fouilleurs que l'on rencontre partout, et dans tous les domaines ; paralysés par l'angoisse de, peut-être, laisser échapper quelque chose, ils multiplient les précautions et les enregistrements intermédiaires, sans avoir la moindre idée de ce qu'on pourrait en faire, et prétendent ainsi deviner ce qui pourrait être utile à la recherche dans l'avenir. Ils ne font ainsi que dissimuler leur peur du terrain et leur angoisse à l'idée de prendre une décision.

Ph. S. - C'est un aspect que j'ai moi-même pu constater et qui fut au centre de bien des discussions, notamment dans le cadre d'interventions à l'Université, entre tenants d'une archéologie programmée (conçue d'abord comme lente donc scientifique) opposés à ceux d'une archéologie de sauvetage perçue par les premiers comme n'étant que d'alibi! Une longue pratique de l'une et de l'autre démarche montre, cependant, en quoi les deux approches sont complémentaires et doivent s'enrichir mutuellement, l'essentiel restant la définition rigoureuse des objectifs scientifiques et la mise en œuvre d'une méthodologie adaptée aussi bien à ceux-ci qu'au contexte de réalisation... À Bazoches, dans l'Aisne, tu as précisément dû mener de front cette expérience de la pédagogie de la fouille d'un ensemble funéraire, conjointement au dégagement direct. Comment cette opération s'est-t-elle annoncée et comment l'as-tu réalisée?

Jean Leclerc - Bazoches est une aventure bien particulière, qui s'est présentée de façon un peu

détournée et qui, pour moi, a pris le relais de Méréaucourt, où j'étais avec Claude depuis 1981. Cette aventure se passe dans le cadre des fouilles de la vallée de l'Aisne, puisque le site de Bazochessur-Vesle est l'un des grands décapages préventifs effectués par ce qui était à l'époque l'ERA 12 du CNRS à l'occasion des exploitations de sablières. Cependant l'histoire a commencé autrement : par une opération combinée archéologico-financière un peu compliquée montée par Jean-Claude Blanchet, alors Directeur des Antiquités. Il se trouve qu'à l'occasion de la fouille préventive d'un habitat mérovingien sur l'emprise d'un futur échangeur autoroutier à Juvincourt-et-Damary, toujours dans l'Aisne, Didier Bayard avait fait apparaître une structure qu'il avait identifiée comme une sépulture collective néolithique. Cela justifiait que l'on demande un crédit supplémentaire pour l'acquisition d'une structure en tubes métalliques (mode de financement de l'époque). L'idée de Jean-Claude Blanchet, était de profiter de cette occasion pour associer immédiatement cette fouille à celle d'une petite sépulture collective entrevue une vingtaine d'années auparavant à Cuiry-lès-Chaudardes, dans la coupe en limite d'une parcelle décapée. Faute de fouilleurs dans la vallée de l'Aisne maîtrisant bien les méthodes d'investigation adaptées à ce genre de suite et pouvant les inclure dans leur programme, il avait donc fait appel à nous pour cette opération combinée.

Le principal intérêt de cette association était de rentabiliser au maximum l'achat et le transport sur place d'un matériel onéreux et lourd. Autre intérêt : cela permettait de régler, une fois pour toutes, un problème archéologique qui traînait depuis de nombreuses années. De plus, bien que Jean-Claude Blanchet ait entretenu avec les fouilleurs de la vallée de l'Aisne des rapports bien meilleurs que ceux qu'avaient certains de ses prédécesseurs, je soupçonne qu'il ne voyait que des avantages à diversifier les équipes archéologiques intervenant dans un secteur resté un peu « autonome ». Il a donc été décidé que ces deux opérations seraient prises en charge par Hélène Guillot et moi, chacun se chargeant d'une des deux fouilles avec l'aide de l'autre (Claude, comme il vient de le rappeler, avait opportunément décidé cette année-là de suspendre la fouille de Méréaucourt).

Deux éléments nouveaux ont fait modifier ce beau plan de manœuvre. D'abord, il est apparu qu'il était moins simple qu'on ne le pensait de retrouver la sépulture entrevue vingt ans avant, dont d'ailleurs le sauvetage, s'il s'imposait toujours, n'avait plus rien de particulièrement urgent. Par ailleurs, dans la vallée affluente de la Vesle, les décapages sur le site de Bazoches-sur-Vesle avaient fait apparaître, glissée entre deux fossés d'une grande enceinte Michelsberg, une structure empierrée qui avait permis, après quelques hésitations, d'émettre

l'hypothèse qu'elle pouvait être le dessus d'une sépulture collective de grande taille. Ne pouvant la prendre en charge eux-mêmes, et craignant sans doute de la voir confier à un archéologue auquel ils n'étaient pas assurés de pouvoir faire confiance, les fouilleurs du site ont, semble-t-il, attendu pour la signaler officiellement, d'avoir trouvé un fouilleur à leur convenance. Ce fut moi.

Ph. S. - Dans ce contexte un peu particulier, comment as-tu pu trouver l'espace nécessaire à une opération archéologique demandant sérénité et efficacité ?

Jean LECLERC - Il a été tout de suite évident que cette solution arrangeait tout le monde : on transférait les crédits prévus, on était dispensé de s'acharner à chercher à Cuiry une sépulture disparue (elle n'a d'ailleurs toujours pas été retrouvée à ma connaissance), et la structure de Bazoches allait être fouillée, et par quelqu'un qui n'appartenait pas à l'équipe de l'URA 12, mais qui cependant était accepté par elle.

Des chercheurs de la vallée de l'Aisne, je ne connaissais guère que Jean-Paul Demoule, et bien sûr Annick Coudart, qui avait fouillé avec nous à plusieurs reprises (mais ni l'un ni l'autre n'étaient plus très présents sur le site ces années-là). Je connaissais aussi Claude Constantin, qui était venu nous voir, deux ou trois ans auparavant sur la fouille de Champlost, dans l'Yonne (il semblait s'être pris brusquement d'un intérêt inattendu, mais sans lendemain, pour le Moustérien) ; il était resté quelques jours, et nous avions sympathisé. J'avais aussi une amie sur place, Claudine Pommepuy, ancienne d'Étiolles que tu connais bien.

Lorsque ces collègues m'ont fait demander de prendre en charge la fouille de la sépulture collective de Bazoches (mission délicate d'ambassade, confiée au plus jeune d'entre eux, Michel Plateaux), j'ai un peu hésité : à la différence des non-spécialistes, je me rendais compte de l'importance du site, et de l'ampleur du travail qu'impliquait sa fouille – mais c'était un défi tellement tentant... comment résister ?

Ph. S. - Et comment s'est déroulée la fouille ellemême ?

Jean LECLERC - C'est en juillet 1986, que nous avons construit l'abri de chantier et décapé le niveau supérieur, constitué d'un bel agencement de pierres qui laissait deviner quelques ossements humains. Il y avait une urgence très contraignante : la destruction du site par l'extraction du sable était prévue à la fin du mois. Nous avions donc quatre semaines pour imposer des mesures exceptionnelles de protection. Il fallait pour cela rendre rapidement l'aspect du site assez spectaculaire pour emporter la conviction : première difficulté avec Hélène, qui avait de la peine à intégrer cette urgence à la stratégie

de fouille. Ce n'était pas une question de compétence, mais de caractère : elle fouillait très bien, comprenait vite, mais était peu portée aux compromis sur ce qu'elle savait être bien, et toujours réticente devant la nécessité de démonter, donc de détruire irrémédiablement. Cependant, elle n'avait rien à voir avec les abouliques autoritaires que j'évoquais tout à l'heure. Elle était même à l'opposé : seulement très sincère, très consciencieuse, et soucieuse de tout faire à la perfection.

Quoi qu'il en soit, j'ai quand même réussi à réaliser en quatre semaines une mise en évidence du sommet de la couche d'ossements, vision assez spectaculaire pour que les carriers visitant le chantier considèrent spontanément qu'ils ne pouvaient pas tout faire disparaître en quelques coups de godet : il leur a suffi de modifier un peu leur schéma d'implantation des digues pour nous inclure dans une levée de terre qui protégeait la sépulture en l'incluant dans leur réseau. Il va de soi que ce genre de solution n'est possible qu'en sablière, et non sur autoroute, et qu'il ne peut s'appliquer qu'à des sites de surface limitée. Pour « verrouiller » cette décision, Claude Constantin organisa une véritable campagne de presse pour faire connaître l'intérêt du site; ce dernier a même eu droit à une double page dans

Du coup, l'urgence s'estompait, et nous avons pu continuer la fouille à notre rythme : ce fut l'affaire de six campagnes de six semaines, en été. Peu à peu, l'exploitation de granulats progressant, nous nous sommes retrouvés sur une île, ou plutôt une presqu'île puisque les carriers s'arrangeaient toujours pour nous construire une digue d'accès à la « terre ferme », au fur et à mesure de leur exploitation. Au cours des premières années nous nous penchions sur la couche en entendant les fouilleurs de l'enceinte Michelsberg s'activer joyeusement autour de nous ; ils ont ensuite été remplacés par le vacarme rapproché des chargeurs et des camions; dans les dernières années, l'étude archéologique de la partie de l'enceinte se trouvant sur la parcelle exploitée était terminée depuis longtemps, l'extraction du sable s'était éloignée, la végétation sauvage et les oiseaux commençaient à coloniser digues et lagunes; seuls sur le site, entre le ciel et l'eau, nous avions retrouvé le calme des fouilles en milieu naturel.

Ph. S. - Comment se sont établies les relations entre les archéologues de la vallée de l'Aisne et ceux venus spécialement pour Bazoches, et comment as-tu pu prolonger ton « œuvre pédagogique » entreprise sur le chantier de Claude, à La Chaussée ?

Jean LECLERC - Nous avons donc commencé la fouille en juillet 1986 avec une équipe un peu improvisée qu'Hélène Guillot m'aidait à diriger, équipe renforcée par l'aide de plusieurs membres de notre équipe (l'URA 275) venus par pure amitié,

et par quelques jeunes fouilleurs empruntés à l'équipe de la vallée de l'Aisne, dont on espérait qu'ils en profiteraient pour se former un peu à l'archéologie funéraire. Je précise que cela n'a intéressé qu'un seul de ces fouilleurs de passage, revenu ensuite participer à toutes les campagnes. Il faut bien sûr mettre à part, réussite complète, Yves Guichard, arrivé sans la moindre connaissance d'ostéologie, qui devait rendre au cours des années suivantes des services considérables, et devenir un des meilleurs ostéologues de terrain du Nord de la France, longtemps le seul. Toutefois, bien qu'il fût une sorte de débutant en archéologie je n'ose pas le classer parmi les « jeunes fouilleurs ». La grande chance de cette première année a été la rencontre d'un anthropologue bénévole de grande qualité, Michel Charpentier, professeur au collège de Sissonne, venu fouiller avec sa femme Annette, et nous apportant, de surcroît, l'aide de sa Société archéologique locale. Ce n'est que peu à peu, année après année, que s'est constituée une équipe de fouille d'une grande compétence et d'une grande efficacité, une équipe d'amis sûrs.

À Bazoches ou ailleurs, je me suis rendu compte que si des personnes venaient fouiller bénévolement un site, et y revenaient malgré le caractère souvent ingrat de l'opération, c'est qu'elles en retiraient quelque chose, qu'elles y apprenaient quelque chose. C'est pourquoi ces chantiers devaient avoir un contenu pédagogique fort : conférences de chantier longues, remarques générales replaçant les données mises au jour dans un contexte plus large, mise à disposition de tous d'un fonds de bibliothèque de chantier, etc. Sur Bazoches, je n'ai guère eu que deux fidèles abonnés à ce fonds d'ouvrages: Frédérique Blaizot et Philippe Chambon. Pas besoin de commenter... À la fin de la première campagne de Bazoches en 1986, je suis allé comme promis sur la fouille de Juvincourt offrir mon aide à Hélène, mais il est apparu assez vite qu'elle n'avait pas vraiment

Ph. S. - Mis à part ces grandes opérations pluriannuelles, et Pincevent ou Marolles qui ne furent l'affaire que d'une seule campagne à chaque fois, à quelles autres opérations d'archéologie funéraire as-tu pris part (Ouche-de-Beauce, Essômes, Cuiry, ou autres)?

besoin de moi. Les années suivantes, elle est retour-

née fouiller avec Claude (Masset) à Méréaucourt;

elle n'est plus revenue à Bazoches-sur-Vesle.

Jean Leclerc - Je n'ai jamais fouillé à Cuiry, même si, simplement, par une opération dont j'ai été très satisfait, j'ai pu faire confier à une fouilleuse de Bazoches, Sylvie Bach, l'étude (sous mon contrôle) et la publication d'une sépulture collective fouillée à Cuiry des années auparavant par Gérard Bailloud, et publié depuis dans la Revue archéologique de Picardie.

En ce qui concerne "L'Ouche-de-Beauce", site de l'Essonne plus connu sous l'appellation courante de Maisse (le nom de la commune), c'était une fouille de sauvetage du SRA d'Ile-de-France. Dans le lit majeur de l'École, à l'emplacement d'un futur stade ou quelque chose comme ça, Jacques Tarrête, Jacqueline Degros, Alain Bulard, et quelques autres fouillaient au printemps 1986 un bel ensemble de maisons VSG (ce n'était pas courant à l'époque; c'était parmi les premières découvertes). De passage sur le site, deux archéologues amateurs amis du service, Janine et Christian Wagneur, l'œil affûté par leurs années d'observation dans le cadre du GERSAR, attirèrent l'attention sur un bloc de grès couché et semi-enterré portant des gravures. Une fouille de contrôle ayant alors fait apparaître une petite sépulture collective, Jacques et Jacqueline m'ont demandé de venir les aider dans ce sauvetage. Les « ponts » de mai m'ont permis d'apporter cette collaboration. Venue de Nemours en voisine, Catherine Farizy, nous avait apporté ses précieuses compétences en ostéologie pour une journée d'enregistrement et de démontage (c'était sa première formation, mise en œuvre en particulier pour l'étude anthropologique de Noisy-sur-École, de Guiry, ou de Pincevent, mais elle ne l'avait fait alors que pour rendre service, sans éprouver beaucoup de goût pour ce travail; qu'elle y soit retournée pour nous était un vrai geste d'amitié). La sépulture de Maisse n'a pas été publiée, ce qui est inhabituel pour une inhumation de cette taille, sans doute à cause de la dispersion des intervenants. Cependant, outre la publication par Jacques des gravures, en plusieurs fois, la partie proprement sépulcrale a été étudiée par Philippe Chambon dans sa thèse, à paraître dans Gallia Préhistoire.

Ph. S. - Alors que tu as, toi aussi, Claude, poursuivi des fouilles longues, à La Chaussée puis à Méréaucourt, comment as-tu pu, et dans quelles conditions matérielles, les conduire et en même temps entamer (et poursuivre) tes études ?

Claude Masset - Comme pour Jean, la condition d'enseignant dans le secondaire m'a bien sûr donné la possibilité d'organiser des chantiers pendant les vacances scolaires. Puis, en 1987, alors que la fouille de Méréaucourt en était à miparcours (mais je ne le savais évidemment pas!), il y a eu une opportunité nouvelle : le CNRS créait un poste d'accueil pour un enseignant dans mon cas. J'ai été prévenu par Françoise Audouze quinze jours avant la date limite de dépôt des dossiers. Je n'ai pas attendu quinze jours et je me suis rendu au CNRS, quai Anatole France, dès le lundi matin... où l'on m'a dit que c'était le dernier jour! Nous n'étions que quatorze candidats, mais j'avais l'avantage d'être docteur d'État et de diriger une RCP. J'ai donc été pris pour un détachement de

deux ans. À l'issue de ces deux ans, j'étais supposé retourner en poste en lycée... mais, par dérogation, j'ai pu terminer ma dernière année sur ce poste de détachement, jusqu'à l'âge de la retraite, atteint en 1991.

C'est d'ailleurs aussi grâce à cette activité d'enseignant en lycée que j'ai pu « recruter » quelques-uns de mes fouilleurs. Je me souviendrai toujours (cela remonte maintenant à loin) du jour où, au lycée Michelet, à la fin d'une heure de classe, un élève de seconde est venu vers moi pour m'interpeller : il avait déjà pratiqué des fouilles sur un site gallo-romain et sachant que j'organisais un chantier, il venait me demander s'il lui était possible de venir avec moi. Pendant que nous en discutions, un autre élève s'approche et, intéressé, marque également son intérêt. Le premier était François Guillon et le second Dominique Jagu! Tu connais la suite! Ils sont venus à Neuvy, puis à La Chaussée dès 1968, et y sont restés.

Ph. S. - Après ces fouilles de Méréaucourt, et alors que tu venais depuis peu d'atteindre l'âge où l'on peut faire valoir ses droits à la retraite, avais-tu néanmoins l'intention de reprendre un chantier?

Claude MASSET - Non, car, à la fois je n'avais évidemment plus besoin de matériaux pour ma thèse, mais en outre il me restait encore du pain sur la planche pour finir les publications de ce qui avait été accumulé depuis des décennies.

Cependant, au cours d'un colloque national organisé à Paris en 1996 sur la réforme de l'archéologie en France, j'ai été interpellé par Alain Villes, qui était alors Directeur des Antiquités en Champagne-Ardenne. Il voulait que je prenne en charge la fouille de sépultures que le Docteur Rozoy avait entreprise dans une grotte mosane, à la pointe de Givet. C'est une zone frontalière « extrême », et nous étions plus proches de Namur que de Charleville-Mézières! Alain Villes n'avait pas de bons rapports avec Rozoy et préférait ne pas lui confier cette opération. Comme il s'agissait de ce qu'on appelle une « grotte mosane » (genre de site fréquent en Belgique mais rarissime en France), elle fut publiée à l'occasion de colloques intervenus de l'autre côté de la frontière. Ce fut pour moi l'occasion de travailler avec Rozoy. Bien que la situation de « reprise » soit délicate, tout s'est très bien passé, et je dois dire qu'à cette occasion, j'ai pu réellement apprécier le Dr Rozoy à sa juste valeur. C'est quelqu'un de très humain et de foncièrement honnête, très ouvert à la discussion. C'est indéniablement une personnalité, avec qui je me suis lié d'amitié sincère.

Ph. S. - Pour l'équipe elle-même, on constate que son étoffement progressif au cours des décennies passées s'est fait avec une part constante et

croissante de membres pratiquant, de manière occasionnelle ou permanente, l'archéologie en milieu funéraire. Mis à part les opérations anciennes des années soixante (Mournouards, Tinqueux, etc.), il y a eu les travaux aussi bien à l'étranger et en Outre-mer (et spécialement en Océanie) qu'en Île-de-France (notamment avec les multiples interventions du SRA, dont celles de Jacques et de Jacqueline). Comment vois-tu, Jean, toi qui as suivi de près les évolutions du Laboratoire d'Ethnologie préhistorique, la part prise par ces opérations (de nature très diverse mais avec, cependant, des points communs évidents) dans le cadre général des recherches du labo?

Jean Leclerc - Au labo, il n'y a pas de « recrutement volontariste » pour l'apport de nouveaux membres. Les liens amicaux et la filiation intellectuelle prévalent plus que le raisonnement scientifique. J'ai moi-même été longtemps hors du labo, alors que, de fait, j'étais inséré aux programmes développés, notamment par Claude. Les chercheurs qui, au labo, ont eu à travailler sur des sépultures, comme par exemple nos collègues océanistes (José Garanger, Michel Frimigacci, Christophe Sand) sont plus des généralistes fouillant des sépultures que des spécialistes de l'archéologie funéraire. Les seuls « recrutements volontaires » sont, peut-être, ceux de Philippe Chambon (thésard puis CR2) et d'Isabelle Le Goff (CDI AFAN puis INRAP) puis de Frédérique Valentin (recrutée comme CR2, passant de l'IPH à la MAE de Nanterre). Il s'agit, dans le labo, d'influences réciproques et de discussions générales sur l'exposé de cas, chacun exploitant pour soi les enseignements qu'il en tire. L'esprit scientifique commun est essentiellement un même rapport au terrain, un « vécu » identique. Pour ce qui est de la transmission des savoir-faire, Pincevent est le lieu majeur des échanges où tout le monde se retrouve à un moment ou un autre. Les réunions de labo complètent cette expérience, mais de manière plus dispersée, moins dense. Quant aux cours, c'est un autre type d'apprentissage, plus distancé.

Ph. S. - Et pour toi, Claude, pour conclure cet entretien à trois, quelle impression générale et quels souvenirs te reste-t-il de toutes ces années

passées à travailler et apprendre, sur le terrain ou non, au début avec Leroi-Gourhan, puis ensuite sans lui?

Claude Masset - André Leroi-Gourhan m'a dit un jour que j'appartenais à une « ...espèce en voie de disparition »! Effectivement, la plus grande partie de mes travaux de recherche s'est placée sous la rubrique du bénévolat, à une époque où je gagnais ma vie comme professeur au lycée Michelet; ces travaux venaient en sus de mon enseignement. Non pas que ce dernier m'ait été insupportable (c'est à ce titre que je fus décoré des palmes académiques) mais c'est à tout autre chose que je consacrais mes vacances, mes week-ends et nombre de mes soirées, ce qui n'était pas toujours du goût de mes enfants. Ce n'est qu'à 62 ans que j'ai été recruté sur un poste d'accueil au CNRS. Par la suite, quand j'ai pris ma retraite, je n'ai pas vu de différence d'avec le fait d'être au CNRS : dans les deux cas, c'était la possibilité de travailler sans être dérangé par des cours à faire à des bambins. Passant de l'un à l'autre en 1990, je n'ai vu de changement que sur le plan administratif : le fait de n'être plus en activité nulle part, pas même dans le secondaire, me fit perdre non seulement la direction du GDR, mais aussi le droit de diriger des thèses et des maîtrises à Paris I (droit que j'avais obtenu en 1985 alors que j'étais enseignant au lycée Michelet).

Le "Patron" parlait d'une espèce en voie de disparition... Bien avancée, sa disparition n'est heureusement pas totale. Il reste des gens comme Dominique Jagu ou le Dr Rozoy: des chercheurs parfois plus efficaces que certains autres qui émargent au budget de l'État.

Ph. S. - C'est sur ces propos, empreints d'une grande expérience, que nous terminons ces *Rencontres d'un troisième type* et souhaitons les plus grands succès à tous nos auditeurs, professionnels ou non, qu'ils fassent partie des espèces en voie de disparition, ou des catégories en cours de mutation.

Philippe Soulier, avec la complicité involontaire de Claude Masset et de Jean Leclerc.

Collectif - Sens dessus dessous. La recherche du sens en Préhistoire

BIOGRAPHIE DE JEAN LECLERC

S'il était écrit que Jean Leclerc devait tenir une place de choix dans la recherche sur le monde funéraire, ce ne peut être que dans une langue complexe, le « Limousin » sans doute... Aîné d'une famille de quatre enfants, Jean Leclerc est né le 8 août 1931 à Saint-Sulpice-Laurière (Haute-Vienne). C'est d'abord l'histoire qui a retenu son intérêt. Après son baccalauréat, il achève une licence d'histoire et devient professeur d'histoire-géographie, à Dreux puis au lycée Saint-Louis à Paris, où il enseigne jusqu'à sa retraite, en 1991. En tant qu'historien, il a œuvré plusieurs années au sein du Comité d'Histoire de la seconde Guerre mondiale. Passionné de philosophie, de logique, de linguistique, d'ethnologie, il découvre la Préhistoire à la Sorbonne en 1963, en écoutant André Leroi-Gourhan. Cette tardive vocation ne s'est jamais démentie depuis.

L'activité de terrain de Jean Leclerc se divise entre gisements paléolithiques et sites funéraires néolithiques. Il fut un fouilleur régulier de "Pincevent" dans les années 1960-1970, avant de prendre une part importante aux chantiers moustériens de Mauran (Haute-Garonne) puis de Champlost (Yonne) aux côtés de Catherine Farizy; spectateur attentif du site d'Étiolles (Essonne), il participe depuis 1965 aux fouilles d'Arcy-sur-Cure (Yonne) avec Francine David. Son intérêt pour le funéraire se développe avec la sépulture collective de Marolles-sur-Seine (Seine-et-Marne) en 1966, bientôt suivie par l'allée sépulcrale de La Chaussée-Tirancourt (Somme), dont il conduit la fouille avec Claude Masset entre 1968 et 1975; c'est toujours avec Claude Masset qu'il intervient en 1971 à Essômes-sur-Marne (Aisne); en 1974, c'est la sépulture collective de "Pincevent"; à partir de 1986 et jusqu'en 1992, il dirige la fouille de l'allée sépulcrale de Bazoches-sur-Vesle (Aisne); en 1998, il sonde celle de Bury (Oise).

Parallèlement à cette activité proprement scientifique, il participe à la promotion, à l'animation et à la gestion de la recherche archéologique en France. Depuis 1988, il siège au conseil d'administration de la Société préhistorique française qu'il préside en 1998-1999. En 1984, il participe à la fondation de la RCP (puis GDR) 742 du CNRS Méthodes d'étude des sépultures avec Henri Duday et Claude Masset et en demeure jusqu'en 1991 l'un de ses piliers. Il est également l'un des fondateurs, en 1984, de la société L'homme et l'animal, et en est membre du conseil d'administration jusqu'en 1998. Il co-dirige avec Yvette Morisot le thème 6 de l'UMR 7041 Rites, cultes et religion depuis sa création en 1998. Il est membre du Conseil supérieur de la Recherche archéologique de 1989 à 1992. Enfin, il contribue à la formation universitaire : Bazochessur-Vesle est considéré comme l'un des grands

chantiers écoles pour l'archéologie funéraire; il intervient dans l'enseignement de paléoanthropologie funéraire à l'université de Paris I à partir de 1993, et encadre des travaux universitaires (maîtrises, DEA et thèses).

BIBLIOGRAPHIE

OUVRAGES

CHAMBON Philippe & LECLERC Jean dir. (sous presse) – Les pratiques funéraires au Néolithique ancien et moyen en France et dans les régions voisines : de la structure sépulcrale au système funéraire, actes de la table ronde SPF de Saint-Germain-en-Laye, juin 2001, Études et travaux de la SPF, Paris.

ARTICLES

1975 – « Problèmes d'observation et de terminologie à propos de la sépulture collective de La Chaussée-Tirancourt (Somme) » dans LEROI-GOURHAN A. (dir.) *Séminaire sur les structures d'habitat. Sépultures*, multigr., Collège de France, Paris, p. 20-25. Texte repris dans *Revista do Museu Paulista*, Universi-dade de São Paulo, nova serie, XXVI, 1979, p. 83-88.

1985 – « Les mégalithes d'Europe : rentabilité et gigantisme », *Communications*, 42, p. 13-25.

1985 – « La sépulture comme maison des morts ? », Compte rendu de la table ronde tenue à Saint-Germainen-Laye les 11 et 12 mai 1985, CNRS, RCP 742 Méthodes d'étude des sépultures, Paris, p. 19-23.

1987 – « Note sur la sépulture collective de La Chaussée-Tirancourt (Somme) » dans *Anthropologie physique et archéologie - Méthodes d'étude des sépultures* (Toulouse 1982), éd. du CNRS, Paris, p. 76-88.

1987 – « Procédures de condamnation dans les sépultures collectives Seine-Oise-Marne » dans *Anthropologie physique et archéologie - Méthodes d'étude des sépultures* (Toulouse 1982), éd. du CNRS, Paris, p. 76-88.

1988 – « André Leroi-Gourhan et l'étude des pratiques funéraires préhistoriques » dans *André Leroi-Gourhan ou les voies de l'Homme*, Albin Michel, Paris, p. 99-114.

1988 – « L'allée funéraire Seine-Oise-Marne de Bazoches-sur-Vesle (Aisne) ». *Bull. de la SPF*, 85, 9, Paris, p. 262-263.

1990 – « La notion de sépulture », Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris, n. s., 3-4 (« Anthropologie et archéologie : dialogue sur les ensembles funéraires »), Paris, p. 13-18.

2

1993 – « Bazoches-sur-Vesle, le Bois de Muisemont » dans *Bilan scientifique de la région Picardie* 1992, DRAC de Picardie, Amiens, p. 20-21.

1997 – « Analyse spatiale des sites funéraires néolithiques » dans BOQUET A. (éd.), AUXIETTE G., HACHEM L. & ROBERT B. (dir.) Espaces physiques, espaces sociaux dans l'analyse interne des sites du Néolithique à l'Âge du Fer, éd. du CTHS, Paris (actes du colloque d'Amiens, 119° Congrès du CTHS, du 26 au 30 octobre 1994), p. 397-405.

1999 – « Un phénomène associé au mégalithisme : les sépultures collectives » dans GUILAINE J. (dir.), *Mégalithismes, de l'Atlantique à l'Éthiopie,* éd. Errance, Paris, p. 23-40.

2000 – « Choix de matériaux dans les monuments funéraires néolithiques : l'exemple du Bassin parisien central (Ile-de-France et Picardie) » dans *Archéologie* 1998, Actes des Journées Archéologiques d'Ile-de-France, Service régional de l'Archéologie, Saint-Denis, p. 52-61.

Sous presse – « Sépulture collective, espace sépulcral collectif », dans CHAMBON Philippe & LECLERC Jean (dir.) – Les pratiques funéraires au Néolithique ancien et moyen en France et dans les régions voisines : de la structure sépulcrale au système funéraire.

EN COLLABORATION

GAUCHER Gilles, GIRARD Catherine & LECLERC Jean (1980) – « La sépulture Seine-Oise-Marne de "Pincevent" (La Grande-Paroisse, Seine-et-Marne), I. Étude archéologique », *Gallia Préhistoire*, t. 23, 1, CNRS, Paris, p 115-139.

LECLERC Jean & MASSET Claude (1980) – « Construction, remaniements et condamnation d'une sépulture collective : La Chaussée-Tirancourt (Somme) », *Bull. de la SPF*, t. 77, n° 2, Paris, p. 57-64.

LECLERC Jean & MASSET Claude (1980) – « Vie et mort d'un monument mégalithique », *La Recherche*, 9, 93, Paris, p. 920-922.

GIRARD-FARIZY Catherine & LECLERC Jean (1981) – « Les grandes chasses de Mauran », *La Recherche*, 127, Paris, p. 1294-1295.

LECLERC Jean & MASSET Claude (1982) – « Les tombes collectives » dans *Les dossiers Histoire et Archéologie*, 70 (« La mort dans la Préhistoire »), p. 52-59.

LECLERC Jean & MASSET Claude (1983) – « Sur les issues des sépultures collectives (Seine-Oise-Marne-Quercy) », Congrès Préhistorique de France, XXI^e session (Quercy 1979), 2, p. 170-177.

LECLERC Jean & MASSET Claude (1983) – « Des objets, des idées et des femmes. Témoignages d'échanges dans les sépultures collectives » dans LEROI-GOURHAN A. (dir.), Séminaire sur les structures d'habitat. Circulation et échanges, multigr., Collège de France, Paris, p. 99-105. Texte repris dans Revista de Pre-historia (Universidade de São Paulo), VI, 1984, p. 68-75.

LECLERC Jean & MASSET Claude (1985) – « Une hypothèse implicite : déclin culturel au Néolithique final. L'exemple Seine-Oise-Marne » dans *Actes du IX*^e colloque interrégional sur le Néolithique, Compiègne 1982, Revue *Archéologique de Picardie*, 3/4, Amiens, p. 3-8.

LECLERC Jean & MASSET Claude (1987) – « Recherche de critères fonctionnels pour une typologie des sépultures collectives », Compte rendu de la table-ronde de la RCP 742. Méthodes d'étude des sépulture, Saint-Germain-en-Laye 1987, p. 54-56.

LECLERC Jean & TARRETE Jacques (1988) – Contribution (env. 150 articles), à LEROI-GOURHAN André (dir.), *Dictionnaire de la Préhistoire*, PUF, Paris, p. 310-311, 513-514 et 963-964.

LECLERC Jean & MASSET Claude (1989) – « Plan, photo, stéréoscopie. Enregistrement interprété et enregistrement automatique », Compte rendu de la table ronde de la R.C.P. 742 du CNRS. Méthodes d'étude des sépultures, Saint-Germain-en-Laye 1989, CNRS, Paris, p. 9-13.

LECLERC Jean & MASSET Claude (1989) – « Les sépultures collectives du Bassin parisien » dans MOHEN Jean-Pierre (dir.), *Le temps de la Préhistoire*, éds de la SPF et Faton, Paris/Dijon, t. 2, p. 232-235.

FARIZY Catherine, DAVID Francine, JAUBERT Jacques. & LECLERC Jean (1994) – « Fonctionnement du site : hommes et bisons », dans FARIZY Catherine, DAVID Francine & JAUBERT Jacques (dir.), Hommes et bisons du Paléolithique moyen à Mauran (Haute-Garonne), CNRS éditions, Paris, XXX° supplément à Gallia Préhistoire), p. 239-245.

BOUJOT Christine & LECLERC Jean (1995) – « Lieux d'orgueils et lieux d'effacement » dans MASSET C. et SOULIER P. (dir.), *Allées couvertes et* autres monuments de la France du nord-ouest. Allées sans retour, éd. Errance, Paris, p. 71-78.

CHAMBON Philippe & LECLERC Jean (sous presse) – « Les sépultures néolithiques » dans GUTHERZ Xavier, LE ROUX Charles-Tanguy & TARRETE Jacques (dir.), *Le Néolithique en France*, Documents d'Archéologie Française, Paris.

BIOGRAPHIE DE CLAUDE MASSET

Second d'une famille de six enfants, Claude est né le 6 octobre 1925 à Paris. Son père, professeur de français, avait été lecteur de français à l'Université de Moscou. À la naissance de Claude, il est attaché culturel à Belgrade où il demeure jusqu'en 1940, époque à laquelle il revient en France enseigner notre langue à Lyon, puis à Vanves. Ceci explique que Claude ait fait ses études primaires à Belgrade, sa sixième par correspondance, mais il se retrouve en pension de la cinquième à la troisième, à l'école Lacordaire à Bellevue, dans les Hauts-de-Seine, puis à Gray-sur-Saône et il effectue sa terminale au lycée Ampère à Lyon, où ses parents viennent de s'installer du fait de la guerre. Il réussit son Baccalauréat ès-Sciences en 1942. De 1945 à 1950 il poursuit des études d'enseignant d'histoire, puis en 1964 il obtient un DEA d'Archéologie Préhistorique, prolongé par une thèse de IIIe cycle en Préhistoire à l'Université de Paris I en 1975, d'une thèse d'État en 1982 à l'Université de Paris VII; en 1986 il est habilité à diriger des thèses.

De 1950 à 1987 Claude est professeur d'Histoire et Géographie tout d'abord à Saint-Quentin, dans l'Aisne, jusqu'en 1958, puis à Vanves dans les Hauts-de-Seine jusqu'en 1987 date à laquelle il est détaché au CNRS comme chargé de recherches jusqu'en 1990. Depuis il est chercheur bénévole.

Sa carrière d'archéologue de terrain débute en 1963 à Arcy-sur-Cure (Yonne), puis en 1964 et 1965 à Pincevent (Seine-et-Marne); il devient rapidement responsable de chantiers archéologiques en 1965-1966 à Neuvy-en-Dunois (Eure-et-Loir), en 1966 à Marolles-sur-Seine (Seine-et-Marne). De 1968 à 1975 il dirige la fouille de La Chaussée-Tirancourt (Somme), d'Essômes-sur-Marne (Aisne) de 1971 à 1973, de Méréaucourt (Somme) de 1981 à 1991 et, en 1996, de Fromelennes (Ardennes). Parallèlement à ses activités de terrain, il organise de nombreux colloques et réunions, parmi lesquels le Colloque International de Paléodémographie à Sarospatak (Hongrie) en 1978 avec Janos Nemeskéri; celui d'Anthropologie Physique et Archéologie à Toulouse en 1982, en collaboration avec Henri Duday; Monumentalisme funéraire et sépultures collectives, en 1995 avec Philippe Soulier à Cergy-Pontoise, sans oublier, tous les deux ans, de 1985 à 1991, l'organisation des tables rondes CNRS sur les Méthodes d'études des sépultures avec Jean Leclerc. Chargé d'enseignement en Préhistoire en 1964 à São Paulo et en Paléodémographie à Genève il est responsable de la RCP Méthodes d'étude sur les sépultures de 1984 à 1988 qui devient, de 1988 à 1990, le GDR 742. Il dirige de nombreuses thèses à l'Université.

Il prend aussi une large part à la vie associative puis qu'il est aux conseils d'administration de la Société d'Anthropologie de Paris qu'il préside en 1992-1993, de l'Association Internéo, du Groupe d'Archéologie et d'Anthropologie funéraire en Île-de-France, de la Fédération française d'Archéologie. Il est aux conseils scientifiques de Samara et de Ribemont-sur-Ancre (Somme) qu'il préside. Il reçoit plusieurs distinctions : le prix Bertillon en 1979, le prix Broca en 1983 et les Palmes académiques en 1985.

PRINCIPALES PUBLICATIONS DE CLAUDE MASSET

OUVRAGES

1966 - *Os vestigios arqueologicos*. Instituto de Pré-historia de São Paulo, São Paulo, Brésil, 80 p.

1975 - Problèmes de démographie préhistorique. Thèse multigraphiée (IIIe cycle), Université de Paris I, 255 p.

1982 - Estimation de l'âge au décès par les sutures crâniennes. Thèse de Sciences naturelles (thèse d'État). Université de Paris VII, multigraphiée, 301 p.

1987 - DUDAY H. & MASSET Cl. (dir). *Anthropologie physique et archéologie.* Actes du colloque de Toulouse, 4-6 novembre 1982. Paris, Éditions du CNRS avec le concours de la Sous-Direction de l'Archéologie, 402 p.

1990 - CASTRO E ALMEIDA E. M. & MASSET Cl. Âges et sutures crâniennes, Accadèmia Mediterranea delle Scienze, Catane, 276 p. 24 plu.

1993 - Les dolmens : sociétés néolithiques et pratiques funéraires. Sépultures collectives d'Europe occidentale. Errance, coll. Les Hespérides, Paris, 180 p.

1995 - MASSET Cl. & SOULIER Ph. (dir). Allées couvertes et autres monuments funéraires du Néolithique dans la France du Nord-Ouest. Ouvrage publié à l'occasion de l'exposition Allées sans retour du Musée archéologique départemental du Val-d'Oise et du Musée de Préhistoire d'Île de France, Errance, Paris, 264 p.

1997 - Les dolmens. Sociétés néolithiques et pratiques funéraires, 2° édition entièrement revue, Errance, Paris, 175 p.

2000 - (avec la coll. de CRUBEZY E., LORANS E., PERRIN F. & TRANOY L.), *Archéologie funéraire.*, Errance, Paris, (*Archéologiques*), 208 p.

COLLABORATIONS À DES OUVRAGES

- 1973 « Influence du sexe et de l'âge sur la conservation des os humain », L'Homme hier et aujourd'hui, recueil d'études en hommage à André Leroi-Gourhan, Cujas, Paris, p. 33-341.
- 1976 « Sur des anomalies d'ordre démographique observées dans quelques sépultures collectives néolithiques », Prétirages du IXe congrès de l'UISPP, vol. Thèmes spécialisés, p. 78-107.
- 1981 « Pression démographique ? », L'Archéologie de l'Iraq. Perspectives et limites de l'interprétation anthropologique des documents, colloque international du CNRS, Paris 1978 (1980), p. 35-341.
- 1986 « Préhistoire de la famille » dans BURGUIÈRE A., KLAPISCH-ZUBER C., SEGALEN M. & ZONABEND F. (dir.) Histoire de la Famille, t. I - Mondes lointains, mondes anciens, Armand Colin, Paris, p. 79-97.
- « Estimateurs paléodémographiques » dans FEREMBACH D., SUZANNE C. & CHAMLA M.-C. (dir.) L'homme, son évolution, sa diversité. Manuel d'Anthropologie physique., Doin et Éditions du CNRS, Paris, p. 5-69.
- 1987 « Le "recrutement" d'un ensemble funéraire » dans DUDAY H. & MASSET Cl. (dir.). Anthropologie physique et archéologie. Actes du colloque de Toulouse, 4-6 novembre 1982, Éditions du CNRS avec le concours de la Sous-Direction de l'Archéologie, Paris, p. 11-134.
- 1988 « Généralités, Méthodes et Techniques ». Collaboration au Dictionnaire de la Préhistoire, A. LEROI-GOURHAN (dir.), PUF, (réédition augmentée en 1994), Paris.
- 1989 « La Chaussée-Tirancourt (Somme) », Archéologie de la France, Trente ans de découvertes. Catalogue de l'exposition, chap. III, 5, p. 74, Ed. RMN.
- en collaboration avec DUDAY H., « Les sépultures collectives » dans Archéologie de la France, Trente ans de découvertes. Catalogue de l'exposition. chap. III, 5, p. 70-171, Ed. RMN.
- « La démographie préhistorique » dans MOHEN J.-P. (dir.) Le temps de la Préhistoire, t. 2, p. 1-32, Société préhistorique française et Archéologia, Paris et Dijon.
- en collaboration. avec LECLERC J., « Les sépultures collectives du Bassin parisien » dans MOHEN J.-P. (dir.) Le temps de la Préhistoire, t. 2, p. 32-235, Société préhistorique française et Archéologia, Paris et Dijon.

- « Âge estimation on the Basis of the Cranial Sutures » dans THOMAS Charles C., Age Markers in the Human Skeleton, ISCAN M. Y. (Ede), Springfield, USA, p. 1-103.
- 1991 en collaboration avec DEBUT A., « Restes humains épars en milieu chasséen septentrional. Recherches en cours », Identité du Chasséen, Actes du colloque international de Nemours 1989, APRAIF, Nemours, mémoires du Musée de Préhistoire d'Île-de-France, p. 409-412.
- 1992 « Darwinisme et Préhistoire ? » dans TORT P. (dir). Darwinisme et société, PUF, Paris, p. 51 -655.
- « L'étude des sépultures et la paléosociologie » dans GARANGER J. (dir.), La Préhisoire dans le monde, PUF, collection La Nouvelle Clio, Paris, p. 263-279.
- 1994 « Une sépulture collective à incinérations à Neuvy-en-Dunois » dans JOLY D. (dir.), Dolmens, sarcophages et pierres tombales. Les pratiques funéraires en Eure-et-Loir de la Préhistoire à nos jours, Comité Archéologique d'Eure-et-Loir, 87, Chartres, p. 21-22.
- « Demografia e popolazioni : paleoantropologia dell'Europa » dans GUILAINE J. & SETTIS S., Storia d'Europa ; 2 - Preistoria e antichita, t. 1, Giulio Einaudi Ede, p. 601-618.
- 1995 « Quelques réflexions sur la fouille des sépultures collectives néolithiques » dans Monumentalisme funéraire et sépultures collectives, colloque de Cergy-Pontoise, bilans régionaux, Conseil général du Val-d'Oise, p. 15 -19.
- 1997 en collaboration avec GUY H., « Particularités taphonomiques des os d'enfants », Actes des VIIe journées anthropologiques de Valbonne, l'Enfant, son corps, son histoire, Éd ADCPAS, Sophia-Antipolis, p. 35 -43.
- en collaboration avec BIRABEN J.-N. & THILLAUD P.-L., « Le peuplement préhistorique de l'Europe » dans BARDET J.-P. & DUPÂQUIER J. (dir.), Histoire des populations de l'Europe. I - Des origines aux prémices de la révolution démographique, Fayard, Paris, p. 39-92.
- 1998 Préface de La France des dolmens et des sépultures collectives (4500-2000 avant J.-C.), sous la direction de SOULIER Ph., Errance, Paris.
- Préface de La Grotte Margaux à Anseremme-Dinant, par CAWE N., Études et Recherches Archéologiques de l'Université de Liège, 59.
- 1999 « Mégalithisme, sociétés, aspects démographiques » dans GUILAINE J. (dir.), Mégalithismes, de l'Atlantique à l'Éthiopie. Séminaire du Collège de France, Errance, Paris, p. 9-20.

- « Problems and Prospects in Palaeodemagraphy » dans Reconstructing Past Population Trends in Mediterranean Europe, BINTLIFF J. & SBONIAS K. (Ede.) Oxbowbooks (The Archaeology of Mediterranean Landscapes, 1), Oxford, p. 241 – 247.
- 2002 « Ce qu'on sait, ou croit savoir, du rôle du feu dans les sépultures collectives néolithique » dans ROJO GUERRA M. A. & KUNST M. (dir.) Sobre el Significado del Fuego en los Rituales Funerarios del Neolitico. Universidade de Valladolid (Studia Archeologica, 91).

ARTICLES

- 1967 en collaboration avec MORDANT C. et D, « Les sépultures collectives de Marolles-sur-Seine (Seine-et-Marne) », Gallia Préhistoire, 1, CNRS, Paris, p. 5-136.
- 1968 « Les incinérations du Néolithique ancien de Neuvy-en-Dunois (Eure-et-Loir) », Gallia Préhistoire, 11/1, CNRS, Paris, p. 5-218.
- 1971 « Une sépulture collective mégalithique à La Chaussée-Tirancourt (Somme) », Bull. de la SPF (Société préhistorique française), 68, CRSM 6, Paris, p. 78-182.
- « Erreurs systématiques dans la détermination de l'âge par les sutures crâniennes », Bulletin et Mémoire de la Société d'Anthropologie de Paris, 7, série 12, Paris, p. 5-105.
- « Datation d'un enclos à l'aide d'un enregistrement stéréoscopique », Cahiers d'Archéologie du Nord-Est, 14/1, p. 6-48.
- 1972 « The Megalithic Tomb of La Chaussée-Tirancourt », Antiquity, 46, Londres, p. 97-300 + 47
- « Une sépulture collective non mégalithique à Essômes-sur-Marne (Aisne) », Cahiers d'Archéologie du Nord-Est, 14/2, p. 6-86.
- 1974 « La démographie des populations inhumées. Essai de paléodémographie », L'Homme, 13/4 (1973), Paris, p. 5-131.
- « Sépultures collectives préhistoriques en Picardie », Cahiers archéologiques de Picardie, 1, Amiens, p. 9-32.
- 1975 en collaboration avec VAN VLIET B., « Observations sur les sédiments d'une sépulture collective, La Chaussée-Tirancourt (Somme) », Bull. de la SPF, 71, CRSM 8-9, Paris, p. 43-248.
- « La mortalité préhistorique », Cahiers du Centre de Recherches préhistoriques, 4, p. 3-90.

- 1976 « Sur la mortalité chez les anciens Indiens de l'Illinois », Current Anthropology, 178/1, p. 28-132. - « Sur les causes de l'allongement de la vie humaine », L'Information scientifique, 31/2, Paris, p. 9-92.
- 1977 « Sur quelques fâcheuses méthodes de détermination de l'âge des squelettes », Bulletin et Mémoire de la Soc. d'Anthropologie de Paris, 3, série 13 (1976), Paris, p. 29-336.
- 1978 en collaboration avec BOCQUET-APPEL J.-P., « Estimateurs paléodémographiques », L'Homme 17/4, (1977), Paris, p. 5-90.
- 1979 « Problèmes actuels de la paléodémographie », Association française d'Archéologie Mérovingienne, 1, Paris, p. 6-78.
- 1980 en collaboration avec LECLERC J., « Construction, remaniements et condamnation d'une sépulture collective : La Chaussée-Tirancourt (Somme) » Bull. de la SPF, 77/2, Paris, p. 7-64.
- « Sépultures collectives : allées couvertes et souterrains de Picardie », Archeologia, 142, Dijon, p. 1-55.
- 1981 en coll. avec BARATIN J.-F., « La sépulture à incinérations de "Maison Rouge" à Montigny (Loiret) », Études sur le Néolithique de la région Centre, Actes du Colloque interrégional de Saint-Amand-Montrond (Cher), Saint-Amand-Montrond, Assoc. des Amis du Musée Saint-Vic, 1980, p. 41-147.
- « La population de La Chaussée-Tirancourt : approche méthodologique », Archives Suisses d'Anthropologie générale : Anthropologie et Archéologie. Le cas des premiers âges des métaux, Actes du symposium de Sils Maria 1978, (1979), p. 23-230.
- 1982 en collaboration avec BOCQUET-APPEL J.-P., « Farewell to paleodemography », Journal of Human Evolution, 11, p. 21-333.
- en collaboration avec LECLERC J., « Les tombes collectives », La mort dans la préhistoire - Histoire et Archéologie - Les dossiers, 66, Paris, p. 2-59.
- 1983 en collaboration avec LECLERC J., « Sur les issues des sépultures collectives (Seine-Oise-Marne et Quercy) », Congrès Préhistorique de France, XXIe session Quercy 1979, t. 2, Bull. de la SPF, p. 70-177.
- 1984 en collaboration avec CASTRO E ALMEIDA M. E. « Les sutures crâniennes. Garcia de Orta », sér. de Antropobiologia, 1 (1-2), 1982, p. 35-46.
- en collaboration avec LECLERC J., « Des objets, des idées et des femmes. Témoignages d'échanges dans les sépultures collectives » dans LEROI-

- GOURHAN A. (dir.) *Séminaire sur les structures d'habitat circulation et échanges*, collège de France, Paris 1983, multigraphié, p. 9-105. Texte repris dans *Revista de Pré-historia* (Universidade de São Paulo), VI, p. 8-75.
- 1985 en collaboration avec BOCQUET-APPEL J.-P., « Paleodemography : Resurection or Ghost ? » *Journal of Human Evolution*, 14, p. 7-111.
- en collaboration avec PARZYSZ B., « Démographie des cimetières ? Incertitude statistique des estimateurs en paléodémographie », *L'Homme*, 94, XXV (2), Paris, p. 47-154.
- en collaboration avec LECLERC J., « Une hypothèse implicite : déclin culturel au Néolithique final ; l'exemple Seine-Oise-Marne », Le Néolithique dans le Nord de la France et le Bassin Parisien, Actes du colloque de Compiègne, II^e partie, Revue archéologique de Picardie, Amiens, n° 3/4.
- « Sédentarisation et variation de la mortalité » dans MASSET Cl. (dir.) Compte rendu de la table ronde tenue à Saint-Germain-en-Laye les 11 et 12 mai 1985, RCP 742 du CNRS, Paris, p. 45-47.
- 1987 « Le dénombrement dans les sépultures collectives. Garcia de Orta », *Antropobiologia*, 3 (1-2), 1984, p. 49 –152.
- en collaboration avec LECLERC J. « Recherche de critères fonctionnels, en vue d'un typologie des sépultures collectives néolithiques » dans MASSET Cl. (dir.) *Compte rendu de la table-ronde tenue à Saint-Germain-en-Laye les 16 et 17 mai 1987*, RCP 742 du CNRS, Paris, p. 54-56.
- 1988 « L'allée couverte de Méréaucourt (Somme) », *Bull. de la SPF*, 85, 9, Paris, p. 58-59 (résumé de communication).
- 1989 en collaboration avec BUCHET L. & DUDAY H., « La place de l'anthropologie dans l'étude des sépultures anciennes (note rédigées à la demande du Conseil supérieur de la Recherche archéologique) », *Nouvelles de l'Archéologie*, 34, CNRS, Maison de l'Homme, Paris, p. 26.
- en collaboration avec LECLERC J., « Enregistrement interprété et enregistrement automatique. Plan, Photo, Stéréoscopie », dans MASSET C. (dir.) Compte rendu de la table-ronde tenue à Saint-Germain-en-Laye les 16 et 17 mai 1987, RCP 742 du CNRS, Paris, p. 13.
- « Cannibalisme ? », *Nouvelles de l'Archéologie*, 35, (dossier Archéologie et Rituel), CNRS, Maison de l'Homme, Paris, p. 7.

- « Lourde condamnation », *Nouvelles de l' Archéologie*, 37, CNRS, Maison de l'Homme, Paris, p. 9.
- « Grimaldi : une imposture honnête et toujours jeune », *Bull. de la SPF*, 86, 8, Paris, p. 228-229.
- « Les populations inhumées holocènes », Bulletin et Mémoire de la Société d'Anthropologie de Paris, Nouvelle série 1, 1-2, Paris, p.
- « Où en est la paléodémographie ? », Bulletin et Mémoire de la Société d'Anthropologie de Paris, Nouvelle série, 2, 3-4, Paris, p. 109-122.
- 1990 MASSET C. & SELLIER P. (dir.), « Paléoanthropologie funéraire », *Dossier les Nouvelles de l'Archéologie*, 40, CNRS, Maison de l'Homme, Paris, p. 5-48.
- Contributions personnelles de MASSET Cl. au dossier *Paléo-anthopologie funéraire* « Paléo-démographie: structure et variations de la mortalité », p. 33-34; « Alimentation », p. 9-40; « À la recherche des hiérarchies sociales », p. 47-48.
- 1991 en collaboration avec GUY H., « Procédure de condamnation d'une allée couverte Seine-Oise-Marne (Méréaucourt, Somme) », *Bull. de la SPF*, 88/9, Paris, p. 282-288.
- « Construction et destruction des monuments mégalithiques », *Techniques et Culture*, 17-18, p. 227-243.
- 1992 Conférence-Débat. « La démographie des cimetières », Groupe d'Anthropologie et d'Archéologie funéraire en Ile-de-France, Bulletin de Liaison, 1, Val-d'Oise, p. 2-6.
- « Une solution pour le mystère d'Hérouval », *Bull. de la SPF*, 89/8, Paris, p. 227-228.
- 1993 « Les origines de la famille », Sciences Humaines, 31, Paris, p. 28-31 (Dossier L'origine des sociétés)
- « Encore l'âge des adultes », Bulletin et Mémoire de la Société d'Anthropologie de Paris, 5,1-2, Paris, p. 217-224.
- 1994 en collaboration avec CHERTIER B., BOUTTIER-NICOLARDOT C. & NICOLARDOT J.-P. « L'hypogée néolithique de Loisy-en-Brie (Marne), lieu-dit "Les Gouttes d'Or" » *Préhistoire et Protohistoire de Champagne-Ardenne*, 18, p. 23-64.
- « Estimation sans biais de l'âge moyen au décès dans une nécropole : une percée en paléodémographie », Groupe d'Anthropologie et d'Archéologie funéraire en Ile-de-France, Bulletin de liaison, 6, p. 6-8.

- « Démographie des cimetières ou paléodémographie », Actes des journées Archéologiques d'Île de France; Archéologie funéraire et actualité régionale, Tremblay en France, 26 et 27 septembre 1992, p. 5-7.
- « La paléodémographie », Histoire et Mesure, IX-3-4, p. 381-394.
- 1995 « Cabanes funéraires », *Bull. de la SPF*, 92/1, Paris, p. 107-108.
- en collaboration avec GUY H., « Le dispositif de fermeture de l'allée couverte de Méréaucourt (Somme) », *Bull. de la SPF*, 92/2, Paris, p. 266-268.
- « Une demeure d'éternité construite dans du sable : la sépulture collective d'Essômes-sur-Marne (Aisne) », *Revue archéologique de Picardie*, n° spécial 9, XIX° colloque interrégional néolithique, Amiens 1992, p. 131-134.
- « Sur la stratigraphie de La Chaussée-Tirancourt (Somme) », Revue archéologique de Picardie, n° spécial
 9, XIX^e colloque interrégional néolithique, Amiens
 1992, p. 134-140.
- « Question de nomenclature : l'expression Seine-Oise-Marne », Revue archéologique de l'Ouest, suppl. n° 7, XX° colloque interrégional néolithique, Évreux 1993, p. 141-142.
- en collaboration avec BOCQUET-APPEL J.-P., « L'âge au décès dans les populations inhumées : comparaison de méthodes et de résultats », *Antropologia Portuguesa*, 13, Lisbonne, p. 39-48.
- « Paléodémographie : problèmes méthodologiques », Cahiers d'anthropologie et de biométrie humaine, XIII, 1-2, Paris, p. 27-38.
- 1996 en collaboration avec BOCQUET-APPEL J.-P., « Paleodemography: Expectancy and False Hope », American Journal of Physical anthropology, 99, p. 571-583.
- en collaboration avec GUY H. & VALENTIN F « Archéologie funéraire Seine-Oise-Marne et hiérarchie sociale? », *Nature et Culture*, Actes du colloque international de Liège, p. 919-931.
- en collaboration avec DESCHAMPS N., GUY H. & VALENTIN F., « Hiérarchie sociale et architecture funéraire au III^e millénaire d'après des séries anthropologiques du Bassin parisien », *Bull. de la SPF*, 93/3, Paris, p. 403-407.
- 1997 « La sépulture collective d'Essômes-sur-Marne (Aisne) », Revue archéologiques de Picardie, 1/2, Amiens, p. 5-17

- en collaboration avec GUY H. & BAUD C.-A, « Infant taphonomy » *International Journal of Osteoarchaeology*, 7, p. 221–229.
- En collaboration avec ROZOY J.-G., « Une "grotte mosane" près de Givet : Nichet 2 à Fromelennes (Ardennes, France). Note préliminaire », Actes de la cinquième journée d'archéologie namuroise, p. 53-59.
- 1999 en collaboration avec VALENTIN F., « Deux sous-populations dans une allée couverte Seine-Oise-Marne (Guiry-en-Vexin, Val d'Oise) », Bull. de la SPF, 96/2, Paris, p. 221-224.
- en collabration avec POTTERIE J. & ROZOY J.-G., « Gestes funéraires et post-funéraires dans une grotte mosane, Le Nichet-2 à Fromelennes (Ardennes, France) », *Notae Prehistoricae*, 19, p. 137-142.
- en collaboration avec ROBERT-LAMBLIN J., « Démographie ancienne du Groenland oriental et perspectives archéologiques », *Bulletin et Mémoire de la Société d' Anthropologie de Paris*, Nouvelles série, 11, 3-4, Paris, p. 417-423.

RAPPORTS À LARGE DIFFUSION

- 1981-1995 Programme P30, devenu P28 en 1984 : Sépultures du Néolithique et de l'Âge du Cuivre. Projet n° 1 : « Organisation et fonctionnement des sépultures collectives préhistoriques». Rapports annuels du coordonnateur.
- 1985 Compte rendu de la table-ronde tenue à Saint-Germain-en-Laye les 11 et 12 mai 1985 . Paris, CNRS, RCP 742, *Méthodes d'étude des sépultures*, 47 p. ; 2e édition 1986.
- 1987 Compte rendu de la table-ronde tenue à Saint-Germain-en-Laye les 16 et 17 mai 1987. Paris, CNRS, RCP 742, *Méthodes d'étude des sépultures*, 68 p.
- 1989 Vestiges humains épars du Néolithique moyen en France septentrionale. Rapport final pour l'ATP Archéologie métropolitaine.
- Compte rendu de la table-ronde tenue à Saint-Germain-en-Laye les 20 et 21 mai 1989, Paris, CNRS, GDR 742, *Méthodes d'étude des sépultures*, 104 p.
- 1991 Compte rendu de la table ronde du 8 au 10 mai, Saintes. CNRS, GDR 742, *Méthodes d'étude des sépultures*, 158 p.
- en collaboration avec GUILLOT H., LE GOFF I, MALRAIN F., PINARD E. & TALON M. - Les structures funéraires protohistoriques de Longueil-Sainte-Marie "Les Gros Grès III" (Oise).

1998 - En collaboration avec JAGU D., Rapport du coordonnateur.

PUBLICATIONS À DESTINATION DU GRAND PUBLIC

1977 – en collaboration avec d'autres professeurs de l'enseignement secondaire, *Histoire-Géographie classe de 6^e*, Delagrave, Paris, 319 p. (chapitres sur la Préhistoire, p. 73-188).

- (même classe, même collection) *Livret du professeur* (p. 4-80).
- en collaboration avec HILLEMAND A., « Travail et Société avant l'Histoire. Préhistoire », *La Documentation française*, coll. Documentation Photographique, Paris, 52 p.
- « Préhistoire 2. Le geste et l'outil », *La Documentation française*, coll. Les diapositives de la Documentation française, Paris, 30 p.

1978 - en collaboration avec PERLÈS C., « Travail et Société au Paléolithique. Préhistoire 1 », *La Documentation française*, coll Documentation photographique, Paris, 52 p.

- en collaboration avec RIGAUD A. & PERLÈS C., « Préhistoire 1 ; Le geste et l'outil », *La Documentation française*, coll. Les diapositives de la Documentation française, Paris, 30 p.

1987 - « La vie après la Mort », *Cahiers de l'UFOCIM*, 1, p. 3-35.

1997 – « L'os humain dans les sépultures collectives », Le secret des dolmens, catalogue de l'exposition de Wéris, Belgique.

2000 – « Un cas spectaculaire d'archéologie expérimentale en Castille », *L'Archéologue - Archéologie Nouvelle*, 46, Paris, p. 42-43.

À cette liste (sans doute non exhaustive) il faut rajouter 25 comptes rendus d'ouvrages.